18 NOVEMBRE 1950

N° 266 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library

LES OBSÈQUES DE S. M. GUSTAVE V DE SUÈDE

Derrière le nouveau roi Gustave VI, son frère, le prince Guillaume, et son fils, le prince Bertil, le roi du Danemark, le roi Haakon de Norvège, le président de la République finlandaise, le prince Bernhard des Pays-Bas, plusieurs membres des maisons régnantes et de nombreuses missions étrangères ont suivi le cortège funèbre de Gustave V, qui a été inhumé près de ses ancêtres en l'église des Chevaliers. Phot. Acmé.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	146,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9.15	11
	Un an...	14	18	18.25	22
CANADA. (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10.08	12,23
	Un an...	15,15	19.84	20.15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258.50	262.75	318,50
	Un an...	405.50	517	525.50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38.25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

« LES CRÉATIONS ARTISTIQUES QUI NOUS ENCHANTENT ONT-ELLES EN COMMUN UN VERBE ETERNEL ? » TEL EST LE VASTE THÈME DU NUMERO DE

NOËL 1950

DE

France
ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

QUI PARAITRA LE SAMEDI 2 DÉCEMBRE

★

D'UNE RICHESSE ARTISTIQUE RAREMENT ATTEINTE

cet album est préfacé par G. DUHAMEL, de l'Académie française

124 PAGES DONT 64 EN COULEURS

SOUS UNE COUVERTURE VERNIE EN QUADRICHROMIE REPRODUISANT UN TABLEAU INCONNU DE BREUGHEL DE VELOURS

★

AUX ILLUSTRATIONS DES ARTICLES SIGNÉS PAR LA PRINCESSE BIBESCO ; MADELEINE HOURS, CHEF DES SERVICES DU LABORATOIRE DU LOUVRE ; GEORGE ADAM ; Dr F. BRIDGMAN ; JEAN PORCHER, CONSERVATEUR DES MANUSCRITS A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, ETC., S'AJOUTERONT

UN DÉPLIANT ET 6 HORS-TEXTE

REPRODUISANT NOTAMMENT : UN VITRAIL CONÇU PAR LE CÉLÈBRE PEINTRE ROUAULT POUR LA NOUVELLE ÉGLISE DE N.-D. D'ASSY, CHEF-D'ŒUVRE DE L'ART RELIGIEUX MODERNE ; UN TABLEAU DE GEORGES DE LA TOUR ; UNE TÊTE D'ENFANT DE DÜRER ; LE CHRIST DE CROTTI, RÉALISÉ POUR LA CHAPELLE DU PAQUEBOT « LIBERTÉ » ; DES IMAGES REHAUSSÉES D'OR EXTRAITES DU FAMEUX BRÉVIAIRE DE MARTIN D'ARAGON, RÉCEMMENT LÉGUÉ A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, ETC.

★

LE TIRAGE DE CE NUMÉRO SERA LIMITÉ
RETENEZ-LE DONC DÈS MAINTENANT CHEZ VOTRE FOURNISSEUR HABITUEL

POUR LES ÉTATS-UNIS LA MISE EN VENTE DE CE NUMÉRO EST EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE A
FRENCH & EUROPEAN PUBLICATIONS - inc. 610 Fifth Avenue, NEW-YORK 20 N. Y.
BUREAU A PARIS : 79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

LES FORTES PENSÉES

— Comment, mon oncle, vous n'aimez pas les « bracelets-montres » ?

— Non. Ce sont des « menottes » que « le Temps » passe à nos poignets pour que nous devenions ses prisonniers !

AVERTISSEMENT

— Vous m'avez traité d'oie ! Nous nous battrons à l'épée !

— Alors, méfiez-vous ! L'oie finit toujours embrochée !

LA-HAUT

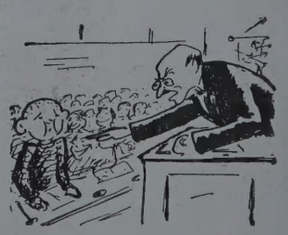
— Il y a un nouvel arrivant qui réclame... Un nommé Cadet-Roussel...

— Que veut-il ?

— Trois auréoles !

POILS SUPERFLUS

LE CLIENT CAUSTIQUE. — Dites-moi, garçon, je trouve naturel que votre bouillon ait des yeux... Mais avec des cils, c'est exagéré !



HARMONIE IMITATIVE

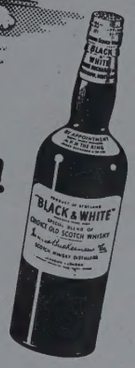
— Elève Pénible, je vous entends bourdonner !...

— Heu... je repassais ma fable : *le Coche et la Mouche !*

Nous ne lâchons jamais!

Notre vigilance n'est jamais en défaut, lorsqu'il s'agit de maintenir la qualité du " Black & White ". C'est pourquoi le " Black & White " ne varie jamais. C'est un whisky de tout premier plan, un whisky sans égal.

Distille et mis en Bouteilles en Ecosse



'BLACK & WHITE'

WHISKY D'ECOSSE

By Appointment to H. M. King George VI

Scotch Whisky Distillers James Buchanan & Co. Ltd.

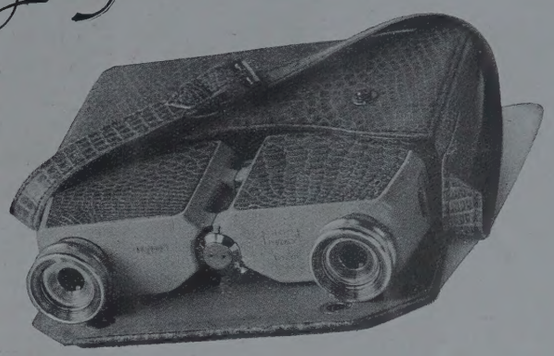
JAMES BUCHANAN & CO, LTD., GLASGOW, ECOSSE

TOURISME
COURSES

ÉLÉGANCE
QUALITÉ

SRPI
PUTEAUX

La Jumelle de Classe



EN VENTE
CHEZ TOUS LES BONS OPTICIENS

Sté DE RECHERCHES & DE PERFECTIONNEMENTS INDUSTRIELS
87, AVENUE DU PRÉSIDENT—WILSON—PUTEAUX—FRANCE
FOURNISSEUR DE LA MARINE ET DE L'ARMÉE

LA BOURGOGNE PRODUIT LES MEILLEURS VINS DU MONDE...

LE CHATEAV DE LA TOVR

★ AV CLOS VOVGEOT ★

propriété de la Maison

MORIN PÈRE & FILS

est le meilleur des Bourgognes

Fleurs de
Rocaille
PARFUM DE CARON
CAILLE DE CARON

6me ANNÉE — NUMÉRO 266 18 NOVEMBRE 1950

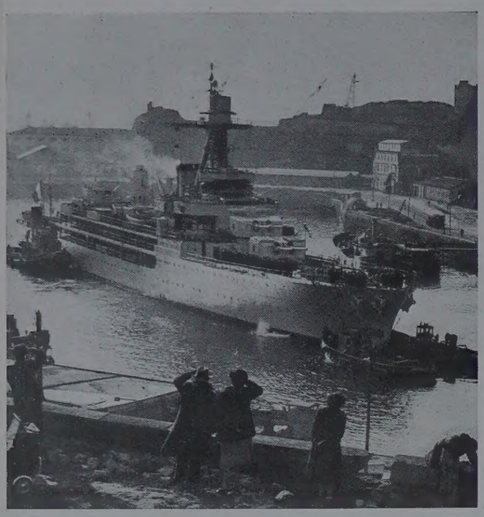
France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

LE SÉNATEUR RÉPUBLICAIN TAFT A TRIOMPHÉ DANS L'OHIO. — LE SÉNATEUR MAC CARTHY, ENNEMI N° 1 DES COMMUNISTES. — M. THOMAS DEWEY, RÉÉLU GOUVERNEUR DE NEW-YORK. — CI-CONTRE, LE PRÉSIDENT TRUMAN OUBLIE UN INSTANT SES SOUCIS EN JOUANT AUX QUILLES.

LES ÉLECTIONS AMÉRICAINES

La modification apportée dans le climat politique des Etats-Unis par les récentes élections est un reflet de l'accentuation de la « guerre froide » à travers le monde. Le parti démocrate de M. Truman sort de cette consultation avec une majorité diminuée de 30 sièges à la Chambre des Représentants et réduite à 2 voix au Sénat. Mais le fait essentiel qui ressort de cette consultation réside dans le violent courant anticommuniste qui s'en dégage. La campagne du sénateur Mac Carthy contre les politiciens et les fonctionnaires suspects de faiblesse à l'égard des communistes a porté des fruits, et plusieurs « leaders » démocrates qui se croyaient invincibles ont été battus. De même le seul élu progressiste de la Chambre, M. Marcantonio, a été mis en échec dans la circonscription ouvrière de New-York. Par contre, le sénateur républicain Taft, contre lequel s'était concentré l'effort des démocrates et des grandes centrales syndicales, a été réélu à une écrasante majorité. Ces élections laissent présager un raidissement de la politique anticommuniste à l'intérieur comme à l'extérieur et une nouvelle pause dans l'application du « fair deal ».

ACTUALITÉS MONDIALES DE



BREST. Après avoir inspecté l'Ecole navale, M. Monteil, secrétaire d'Etat à la Marine, a assisté au départ pour sa croisière annuelle du croiseur-école *Jeanne-d'Arc*, emmenant cent quarante élèves officiers.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

LAKE SUCCESS. Le Conseil de sécurité a décidé d'entendre un délégué de la Chine de Mao Tse Toung durant l'examen du rapport dans lequel le général Mac Arthur a fait état de l'intervention en Corée de troupes communistes chinoises dont on voit ici des éléments faits prisonniers en tenue hivernale.

BRUXELLES. Le prince royal Baudouin s'est rendu à Bourg-Léopold, où il a passé en revue le bataillon de volontaires belges qui va participer aux opérations militaires en Corée sous le drapeau des Nations Unies.

PRANGINS. Le mobilier de la résidence suisse du prince Napoléon, qui vient de rentrer en France à la suite de l'abrogation des lois d'exil, a été dispersé aux enchères publiques, sauf les souvenirs historiques.

SAN JUAN. A la suite du soulèvement qui vient d'avoir lieu à Porto-Rico et de la tentative d'assassinat contre le président Truman à Washington, Pedro Campos, le leader des nationalistes, a été arrêté.

ROME. Contrairement aux vœux de l'Assemblée de Strasbourg, le comité ministériel du Conseil de l'Europe s'est séparé sans avoir pris position sur la création de l'armée européenne ni sur le pool charbon-acier.

TE-TIEN. Ayant traversé le Song-Day pour se rendre en territoire occupé par le Vietminh, des parlementaires français procèdent aux dernières formalités pour l'échange des prisonniers entre les deux camps.

CHAMONIX. Cette photographie, prise d'un avion qui a survolé le mont Blanc, montre les débris du quadrimoteur *Malabar Princess*, qui s'est abattu près du sommet de la montagne avec 48 passagers...

... Au cours des pénibles recherches entreprises pour retrouver l'appareil, un des meilleurs guides français, René Payot, a trouvé la mort. Au pied du téléférique, des alpins rendent les honneurs au héros.

LA SEMAINE

PARIS. Le dixième congrès des Jardins ouvriers a réuni pendant trois jours de nombreux participants. La séance d'ouverture a été présidée par M. Edouard Herriot qu'on voit, ci-dessus, arrivant au congrès.

PARIS. Sortant d'une grave attaque d'hémiplégie, Maurice Thorez a été embarqué à Orly à bord d'un avion soviétique qui l'a conduit, avec M. Lecœur, en Russie, où des spécialistes veilleront désormais sur lui...

... Pendant ce temps, les Français, devant la dalle sacrée de l'Etoile aussi bien qu'à Rethondes, célébraient dans le recueillement le souvenir des morts des deux guerres et celui des soldats tombés en Indochine.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

La Ligue française du Coin de terre et du Foyer, fondée à la fin du siècle dernier par l'abbé Lemire, a prié le médecin que je suis toujours de présider une séance du dixième congrès des Jardins ouvriers, séance consacrée au rôle que joue le jardin dans l'hygiène physique et morale de la famille. D'autres séances avaient été présidées, notamment, par Edouard Herriot et Raoul Dautry, qui ont tous deux une grande expérience des problèmes sociaux et qui ne considèrent pas le problème des jardins comme superfétatoire, fantaisiste et sentimental.

Il me souvient d'avoir lu, jadis, un livre de Keyserling, livre dans lequel le seigneur balte, cherchant à définir le Français, arrive à cette conclusion : le Français est un jardinier. J'avais d'abord été choqué par ce que je considérais comme une manifestation de l'esprit simplificateur. Cet esprit me semblait relever d'une science un peu aride que les naturalistes appellent la systématique et qui s'efforce de répartir les êtres vivants par catégories. C'est en survolant ma patrie que j'ai fini par donner raison à Keyserling. Du ciel, notre France apparaît non comme un grand jardin, mais comme un ensemble de parcelles, comme un tapis fait de petits jardins cousus ensemble, comme une patiente, innombrable, respectable et magnifique démonstration de l'individualisme. Je ne sais si les capitaines du Kominform ont eu la curiosité de survoler la France. Je leur conseille de le faire et, s'ils sont capables de saisir la réalité en dépit des doctrines, ils prendront, je pense, une très utile leçon.

La séance du congrès, consacrée à l'hygiène et à la morale de la famille, comportait deux rapports qui ont été présentés tous deux par des médecins : le premier par le docteur Lauras, le second par le docteur Le Moal. Une fois de plus, j'ai eu lieu d'apprécier l'excellence de la formation médicale. Comme ces jeunes praticiens parlent net ! Comme ils savent éclairer l'objet de leur étude pour le présenter avec ordre et précision !

La grande affaire, étant donné le régime actuel du travail, c'est assurément l'emploi des loisirs. J'aime le loisir, encore qu'il me soit impossible de ne pas consacrer tous mes loisirs au travail, en vertu de vieilles habitudes. Je me réjouis à la pensée que le législateur a tout fait pour procurer de longs et fréquents loisirs à l'homme du XX^e^ siècle, du moins dans nos démocraties occidentales, où ne règne pas l'esclavagisme autoritaire. Mais si le loisir devait nécessairement favoriser le commerce des apéritifs et celui du cinéma, j'avoue alors que le loisir me paraîtrait dangereux pour l'ensemble du corps social. C'est bien pourquoi j'ai vu, avec une véritable joie, se développer le goût du tourisme et du camping — le mot est en voie de naturalisation. C'est bien pourquoi j'ai regardé la campagne menée en faveur des jardins ouvriers comme une œuvre de salut public.

Mon grand-père, à demi paysan, était amateur de jardins. Mon père, longtemps médecin de campagne, a joui d'un lopin de terre, jusqu'au jour où j'ai pu, moi-même, acquérir ce que je considère comme un lieu de méditation, comme un « instrument de travail intellectuel ». Le jardin est, par excellence, l'endroit où la famille se regroupe et prend conscience d'elle-même, de ses goûts, de ses vertus particulières. Le jardin familial ne suffit pas, sans doute, pour faire disparaître les grands fléaux de nos sociétés surmenées, la tuberculose, par exemple, l'alcoolisme avec son cortège de désordres organiques et mentaux ; mais il aide les hygiénistes et les médecins à combattre ces fléaux. Enfin il donne à tous les membres d'une famille mille chances de voir la vie à l'œuvre, de comprendre les mystères de la sexualité, de la fécondation, de respecter le germe et l'avenir du germe, de donner à chaque être vivant la place à laquelle il a droit, tout en limitant cette place avec sagesse. — Je ne parle pas des avantages économiques du petit jardin familial, je laisse le sujet aux spécialistes.

Tous ces problèmes, où l'hygiène et la morale se confondent, ont été traités à merveille par les deux rapporteurs devant les délégués de toutes les provinces françaises. Car le jardin ouvrier n'est pas une affaire purement parisienne : la France entière, parce qu'elle comporte un grand nombre d'agglomérations urbaines, parce qu'elle est couverte d'usines en certaines de ses parties, doit assurer aux travailleurs ce refuge personnel où ils peuvent tutoyer la nature et lui demander conseil.

Les doctrinaires ne manqueront pas d'objecter que cette grande et noble entreprise est de l'ordre philanthropique et non de l'ordre social. Je plains ceux qui s'imaginent que l'on pourra résoudre, un jour, de façon mathématique, tout ce qui concerne l'ordre social, sans faire intervenir ce qu'ils appellent la philanthropie, ce que nous autres, nous appelons la sympathie, l'humanité, l'amour.

PENDANT LES HEURES OU LEUR SERVICE ET LEURS TRAVAUX PERSONNELS LEUR LAISSENT QUELQUE RÉPIT, OFFICIERS ET SOUS-OFFICIERS S'ADONNENT SUR LA PLAGE ARRIÈRE A LA BELOTE OU AU BRIDGE.

PENCHÉS SUR LES BASTINGAGES, CES HOMMES REGARDENT DÉFILER UN MONDE INCONNU D'EUX.

VERS LA CORÉE

AVEC LE BATAILLON FRANÇAIS

DE L'O. N. U.

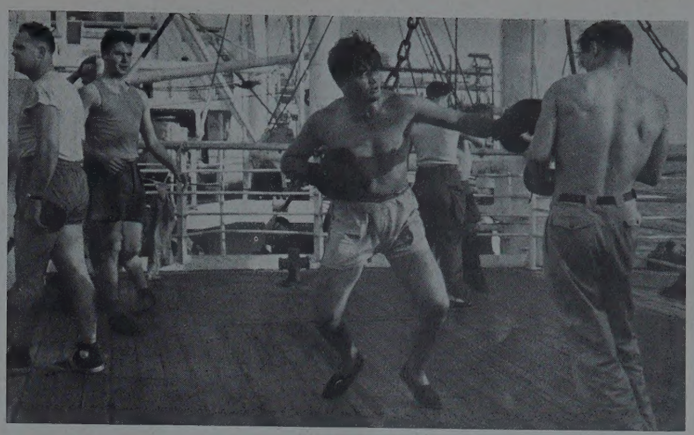
EN MER

A BORD DE L'«ATHOS-II»

UN envoyé spécial de « France-Illustration », Paul Mousset, accompagne le bataillon français de l'O.N.U. qui, sous le commandement du général Monclar, va prendre part aux opérations militaires de Corée aux côtés des autres contingents mis sur pied par les Nations Unies. Ayant maintes fois parcouru le monde comme journaliste, romancier à qui son œuvre a déjà valu le prix Renaudot et le grand prix de Littérature sportive, Paul Mousset a une longue connaissance des problèmes de l'Extrême-Orient, où il a passé plusieurs années comme chargé de recherches après les études qu'il fit en Angleterre et à Harvard. Son premier article, écrit à bord de l'« Athos-II », nous parvient au moment où, à Lake Success, le Conseil de sécurité vient d'être saisi par les États-Unis du problème posé par l'intervention d'éléments chinois communistes en Corée.

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL PAUL MOUSSET

LES RELIGIEUSES N'ONT PU, COMME LES SÉNÉGALAIS QU'ELLES CATHÉCHISENT, REVÊTIR UNE TENUE LÉGÈRE, MAIS ELLES GARDENT LEUR BONNE HUMEUR.



LE BATAILLON EST FORMÉ DE VOLONTAIRES, HOMMES RUDES, AYANT DÉJA COMBATTU ET SACHANT CULTIVER LEUR FORCE PAR L'EXERCICE PHYSIQUE.

On espérait le soleil à Marseille. On s'y heurta à des nuages bas, à des chaussées, à des trottoirs encore trempés. Au-dessus du Vieux-Port la statue dorée de Notre-Dame-de-la-Garde se perdait dans la brume. Les Marseillais, qui semblaient ressentir comme une injure personnelle qu'il plût chez eux depuis deux jours, avaient des accents attendris pour dépeindre leur ville « en temps normal ».

Quoi qu'il en fût, c'est dans une grisaille inattendue que, le 25 octobre dernier, le bataillon français de l'O. N. U. descendit la Canebière et défila devant le général Monclar et les autorités militaires de la 9e région, au milieu d'un déploiement, bien inutile, de C. R. S., gardes républicains, gendarmes et agents de police. En treillis kaki et béret noir, la grosse toile des équipements américains tranchant sur l'uniforme, les quelque mille hommes du bataillon français furent applaudis puis emmenés au cap Janet et mis à bord de l'*Athos-II*. Jeeps, véhicules, la majeure partie des paquetages individuels reposaient déjà au fond des cales. Les hommes, eux, s'installèrent non loin de Sénégalais dépêchés pour relever des contingents d'Indochine.

A l'heure prévue le paquebot levait l'ancre. Une fanfare en gants blancs joua *la Marseillaise* et, sans qu'on sût trop pourquoi : *Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine*. Tout à coup, de la foule des parents, des amis restés sur le quai, monta le chant : *Ce n'est qu'un au revoir...* Des yeux se mouillèrent. La nuit tomba alors que l'*Athos-II* sortait du port. Ainsi, moins d'un jour après en avoir reçu l'autorisation, l'envoyé spécial de *France-Illustration* se trouvait-il sur un transport de troupes à destination de la Corée, pour un voyage de plus d'un mois de l'autre côté de la terre.

Il fallut attendre un peu pour que le beau temps, ce vrai beau temps qui, dans l'esprit de tous, s'associe à la Méditerranée, acceptât d'apparaître. Le brouillard avait masqué la Corse et la Sardaigne. Rien, en revanche, n'empêcha de contempler le Stromboli.

Le 31, au petit matin, le transport pénétrait dans la rade de Port-Saïd. Pour la première fois, l'odeur lourde de l'Orient surprenait la plupart des soldats, qui commençaient tout juste à s'habituer à la chaleur. Une nuée de commerçants gras et bruns assaillirent le bord, transformèrent les ponts en souks, offrirent à des prix abusifs des marchandises de qualité inférieure. Des changeurs passaient, les mains pleines de billets de banque. Des policiers en fez rouge, une manière de tromblon à la bretelle, circulaient gravement. Un prestidigitateur mutipliait poussins et petits drapeaux.

Beaucoup de passagers de l'*Athos-II* prirent ainsi contact avec l'Orient. Ce fut d'ailleurs le seul. Par ordre supérieur, les militaires se virent refuser d'aller à terre. Les incidents, prétendait-on, devenaient fréquents entre Egyptiens et étrangers depuis la proclamation de l'indépendance. Pourtant, entre les palmiers de la rive et le long des rues exposées à un soleil cruel, des marins anglais tout en blanc, des fantassins britanniques en short vert semblaient patrouiller sans passion. Mais interdiction de prendre la moindre photographie. D'ailleurs, pour coloré qu'il semblât, le vrai spectacle n'était point là, mais vers la sortie du canal, d'où paquebots, cargos, pétroliers surgissaient en convois. Le canal de Suez apparaissait bien comme l'une des artères vitales du monde, un des postes d'observation capitaux de la planète. Il n'était que de deviner la nationalité de certains pétroliers pour réfléchir sur les développements vraisemblables de la situation internationale. Il suffisait de voir un gros paquebot anglais bondé de femmes et d'enfants, évidemment évacués (de Hong-Kong ? de Singapour ?) pour saisir l'ampleur de certaines préoccupations.

La traversée du canal, parmi les sables gris et beiges de l'Arabie et de l'Afrique, eut, hélas ! lieu pendant la nuit : un accident survenu à un navire bloqua, plusieurs heures durant, le passage. Le lendemain l'*Athos-II* entrait dans la mer Rouge. Les premiers poissons volants s'échappèrent des vagues. Une brume de chaleur voila l'aridité d'assez hautes montagnes. La température devint accablante. Et tandis que s'écoulaient les jours et que le bateau cinglait vers Djibouti, le ciel, vers le soir, derrière l'écran des montagnes, se nuança de ces teintes jaunes, orangées, roses et vertes qui n'appartiennent qu'à l'Afrique.

A bord, le bruissement soyeux des ventilateurs le disputait au ronron des machines. Plutôt que de gagner leurs couchettes des passagers commencèrent à préférer les transatlantiques et s'endormirent dans l'air moite des ponts. L'aube trouvait chacun vêtu de façon de plus en plus légère, à l'exception, bien entendu, d'un groupe, muet, de religieuses irlandaises et malgaches, presque aussitôt disparues qu'entrevues, ou découvertes plus tard chez les Sénégalais, qu'elles catéchisaient.

La présence d'assez nombreux civils sur ce transport de troupes ne laissait point, en effet, de surprendre. Civils, les fonctionnaires, simples voyageurs, religieux, religieuses, dont le dernier ou la dernière descendrait à Saïgon. Militaires ou assimilées, en revanche, les jeunes conductrices, infirmières, assistantes sociales coloniales, « marinettes », soudain conscientes de l'importance que prennent quelques femmes sur un paquebot rempli d'hommes. Et comment s'étonner de la réponse de l'une d'elles, questionnée sur ses impressions : « Il y a beaucoup de monde... »

Beaucoup de monde, en vérité, et soumis à l'autorité d'un commandant d'armes, le lieutenant-colonel Brunot. Car, aussi facile qu'elle semble, la vie à bord de l'*Athos-II* n'en est pas moins celle, très adoucie, d'une caserne où appels, salut aux couleurs, inspections se succèdent, où les haut-parleurs ne cessent de mugir, de convoquer tel ou tel officier, sous-officier ou soldat à la salle de service ou à l'infirmerie, où les gens de la police militaire (guêtres, casque, ceinturon blancs) font partout planer leur tranquille menace.

Ne jamais laisser l'homme inoccupé est, on le sait, un principe militaire. Une routine minutieuse abrège, du reste, la longueur d'une journée au cours de laquelle les officiers, absorbés par leurs fonctions habituelles, par des cours et des conférences, travaillent plus encore que la troupe. Sauf aux heures creuses, celles réservées à la sieste ou aux délassements. Délassements modestes, mais qui engendrent sur ce paquebot une atmosphère bien spéciale.

Car soudain le trop petit fumoir et une des plages arrière se voient envahis par une foule d'officiers et de sous-officiers, tous jeunes, tous élancés dans leurs tenues coloniales blanches ou kaki. Les tables de rotin se garnissent de joueurs de belote ou de bridge. Des mains sans douceur martèlent le piano. Des guitares gémissent. Les haut-parleurs diffusent à travers tout le navire des disques de Léo Marjane ou de Chevalier. Le bruit est infernal. Il faut hurler pour se faire entendre de son voisin, hurler pour couvrir le vacarme des machines. Il en est de même à l'avant, dans les locaux réservés à la troupe, au foyer, où deux assistantes sociales affectées au bord se prodiguent avec dévouement. Mais, dans cette ambiance de kermesse et malgré l'écrasante chaleur que ne trouble, du moins dans la mer Rouge, aucun souffle d'air, chacun reste étonnamment sobre.

A cette sobriété, d'ailleurs, une raison, capitale, financière. Les membres du bataillon français de l'O. N. U., qui souffrent de s'être entendu traiter de « mercenaires de Mac Arthur », sont loin de toucher les soldes fabuleuses dont certains ont récemment parlé. Aussi incroyable qu'il paraisse, ces soldes n'ont point encore été fixées. Le seront-elles même lors de l'arrivée en Corée ? Pourtant, nombre d'entre eux ont laissé en France femmes et enfants. Leur départ a soulevé des problèmes. Ils en parlent peu. Sans doute l'*Athos-II* se prête-t-il mal aux confidences. L'existence de questions réservées n'en demeure pas moins, on le sent, efficiente. Et bien souvent on voit de ces hommes en short et chemise à manches courtes, surchargée de décorations, feindre de s'absorber dans un livre afin, en réalité, de s'enfoncer dans leurs pensées.

S'il ne s'agit pas de mercenaires, peut-on parler d'aventuriers ? Pas davantage. La plupart des officiers et des hommes du bataillon français de l'O. N. U., tous volontaires, sont des soldats qui marchent d'instinct au canon. Mais, dans le cas particulier, les uns et les autres témoignent en général d'un état d'esprit très personnel. Nul ne se dissimule ce qui l'attend en Corée. Aux civils qui, avant l'embarquement, les raillaient de s'en aller si loin pour participer au défilé de la victoire, ils ne répondaient guère que par un haussement d'épaules. Le petit bulletin d'informations affiché chaque matin à bord ne cherche d'ailleurs point à farder la vérité sur une situation redevenue « fluide ». Mais chacun d'eux sait pourquoi il a accepté de s'expatrier, et pour une durée indéterminée. Pas un de ces hommes, qui appartiennent à des milieux très dissemblables, qui ne puisse expliquer les raisons de son engagement. Des rescapés de la campagne d'Erythrée se bornent à dire « qu'ils aiment le baroud ». D'autres, hantés par les souvenirs de mai et de juin 1940, déclarent leur volonté de prouver au monde qu'il existe des unités françaises dignes de leur passé. Le plus grand nombre excipe de la nécessité de soutenir effectivement les décisions des Nations Unies. « J'ai subi ou fait deux guerres, nous confiait hier soir un jeune industriel breton. J'ai trois enfants. Je ne veux pas qu'ils connaissent ce que j'ai connu. »

En attendant, beaucoup de ces hommes vigoureux se perfectionnent dans les techniques du « combat rapproché ». Dès leur débarquement en Corée ils ne doutent point de monter en première ligne, sous les ordres directs du chef de leur bataillon, un commandant jeune encore, mais déjà abondamment chevronné, un spécialiste de la tactique aéroportée aux grands comme aux petits échelons, en Europe comme en Indochine.

Demain l'*Athos-II* relâchera à Djibouti. La feuille d'informations nous apprend l'apparition d'avions à réaction chez les Nord-Coréens, une nouvelle offensive nordiste et l'encerclement d'unités de la 1re division de cavalerie américaine...

(A suivre.)

DES CARAVANIERS TIBÉTAINS ONT INSTALLÉ UN BIVOUAC POUR PASSER LA NUIT. AUTOUR D'UN FEU, ILS PRÉPARENT LE THÉ AU SEL ET AU BEURRE DE YAK.

AU TIBET MYSTÉRIEUX

LE COMMUNISME SUR LE « TOIT DU MONDE »

Les troupes chinoises communistes qui ont pénétré au Tibet il y a quelques semaines menacent maintenant la ville sainte de Lhassa. Cette invasion brutale qui arrache tout un peuple à la paix de son existence médiévale jette en même temps le trouble dans nombre de capitales, car le Tibet n'est pas seulement un pays isolé qui cache des rites étranges dans le mystère de son secret, mais une plate-forme stratégique dont l'indépendance ou la sujétion peuvent avoir les plus graves conséquences pour les peuples qui l'entourent.

Il n'est pas encore entièrement occupé et voici que l'anxiété, voire l'angoisse, saisit les pays qui le limitent au sud. On est inquiet au Pakistan, en Inde, on est saisi de peur au Népâl, au Sikhim et au Bhoutan. Mao Tse Toung, à l'ouest, distrait l'attention de ses sujets, qui par millions souffrent de la faim, en leur donnant en spectacle cette conquête facile qui lui permet de peser à bas prix sur l'avenir de l'Inde. Staline constate sans doute avec satisfaction que son flanc gauche est assuré pour le jour où il voudrait intervenir en Iran ; il songe à cette infiltration, à ce noyautage des peuples de l'océan Indien, rendu tellement plus facile par la présence de son allié sur leurs confins. En quelques jours s'écroule pour l'Angleterre le patient échafaudage diplomatique qu'elle avait mis près de deux siècles à ériger. Quelle déception de voir l'Inde, héritière du fruit de ses travaux, s'efforcer de concilier le contradictoire et mettre en danger par les ondoiements de sa politique, et sa propre indépendance et la liberté même de l'Asie. Qu'est-ce donc que ce Tibet qui semble sortir du fond des siècles pour mettre en péril par sa chute une grande partie du continent ?

Terre des lamas, toit du monde, le Tibet répond admirablement à ses appellations. Par son altitude il domine cette Asie dont il est le centre. Cet immense plateau de 500.000 milles carrés balayé par les vents froids qui descendent des plus hautes montagnes du globe ressemble à un gigantesque porte-avions, à un immense réservoir porté à 5.000 mètres de hauteur, prêt à distribuer la vie et la mort, de l'eau ou des bombes sur les peuples qui l'entourent.

Ce plateau n'est cependant pas uniforme. Sa partie septentrionale est une région de steppes, coupée de failles, qui n'abrite qu'une population clairsemée de nomades. Les habitants se sont surtout massés dans la partie sud du pays, dans de magnifiques vallées qui, à mesure qu'elles se rapprochent de Lhassa, la capitale, deviennent de plus en plus riches, fertiles et habitées. Le climat est extrêmement rigoureux en hiver, où la température descend jusqu'à — 20 et — 30 degrés. En été le thermomètre monte à 40 et 42 degrés. Dans l'ensemble la végétation est pauvre. De grands fleuves prennent leur source au Tibet : au sud-est, l'Indus, le Sutlej, le Brahmaputre ; à l'est, le Yang-Tsé, le Mékong et la Salmen. De nombreux lacs embellissent le pays, dont le Tangri Nor, de 1.000 milles carrés, et les lacs sacrés de Rakas Tul et de Niana Sarowar. Il n'y a jamais eu de recensement proprement dit au Tibet, et les chiffres qu'on donne de sa population varient entre quatre et six millions. Les villes sont peu nombreuses. En dehors de Lhassa, qui compte environ 20.000 habitants, on peut mentionner Shigatsé, à 200 kilomètres à l'ouest, siège du panchen-lama et capitale de la province de Tsang. A 90 kilomètres au sud-est, Gyantsé est un grand marché et le lieu de résidence des agents commerciaux accrédités par les gouvernements de Delhi et de Lhassa. C'est le terminus de la section indo-tibétaine de la ligne télégraphique appartenant à l'Inde et le début de la ligne Gyantsé-Lhassa, propriété du Tibet. Depuis 1904 le gouvernement de l'Inde maintient dans cette ville une modeste garnison militaire qui assure l'entretien du télégraphe et la sécurité des caravanes qui voyagent entre les deux pays.

Mais sur les routes du Tibet ce ne sont pas surtout des caravanes de marchands, mais des groupes de lamas qu'on rencontre. Une personne sur

six embrasse la vie religieuse, qui n'est pas d'ailleurs le monopole des hommes, car malgré le peu d'enthousiasme de Bouddha pour cette innovation beaucoup de femmes s'adonnent à une existence contemplative. Drapés dans leur ample manteau couleur d'ocre, les moines s'en vont par les chemins, leur moulin à prières dans une main, un bâton de pèlerin ou un bol à aumônes dans l'autre, récitant la formule sacrée « Oum Padme mani Oum ! » (Salut au joyau dans la fleur de lotus !) La répétition de cette louange est supposée pleine de mérites et tous les Tibétains l'ont fréquemment à la bouche.

Il faut aussi prier les éléments. Au col des montagnes, dans le voisinage des chortens, reliquaires de pierre bâtis dans les propriétés ou sur les bords du chemin, aux alentours des lamaseries, dont le nombre s'élève à 3.000 environ, des mâts de bambou plantés en terre offrent au vent qui souffle sur leur sommet des banderoles de toutes tailles où l'éjaculation pieuse est inscrite des milliers de fois. L'eau des ruisseaux elle-même, en faisant tourner des cylindres remplis de ces formules, acquiert des mérites pour ceux dont la piété a recours à ces simples artifices !

Il n'est point de village quelque peu important sans monastère, sans gumpa. Au milieu du quadrilatère constitué par les salles de réunions et d'études, par les cellules des moines et des étudiants se dresse la chapelle. Si un Européen y rentre à l'heure de l'office, il est surpris par l'impression du déjà vu. En face de lui s'élève l'autel, dominé par une statue de Gantama en méditation, et flanqué de part et d'autre par quelques célèbres réincarnations. Sur la table brûlent des lampes alimentées de beurre liquide. Des fleurs sans tige répandent leur parfum au milieu de bâtons d'encens qui brûlent. De chaque côté du sanctuaire des moines accroupis et se faisant face sur deux rangs psalmodient un office au son d'instruments, trompettes tibétaines et tambours immenses, dont jouent d'autres moines placés en arrière. De temps à autre des novices ou des serviteurs apportent des rafraîchissements.

A certains jours, et particulièrement à la nouvelle et à la pleine lune, les fidèles apportent des présents pour le culte, ou de l'argent pour faire vivre les lamas. Car rien n'est plus utile qu'un lama : c'est lui qui chasse les démons, guérit les maladies, fait luire le soleil ou tomber la pluie. Ses airs de trompette écartent l'orage, mais par ses formules magiques il suscite la foudre, jette des sorts, écrase sous les malédictions. Quand on lui donne l'aumône, c'est soi-même qu'on avantage et non lui, aussi ne faut-il pas s'attendre à de l'humilité ou de l'obséquiosité chez lui lorsqu'il quête : c'est en somme l'accomplissement d'une obligation et le respect d'un droit qu'il exige.

Que le moine soit coiffé de rouge et de jaune, qu'il soit marié ou célibataire, suivant la secte, réformée ou non, à laquelle il appartient, le lama est toujours revêtu de son pouvoir surnaturel et son influence est profonde, prédominante dans la vie tibétaine. Si l'on désigne des ambassadeurs pour l'étranger, ou si l'on élève un laïc à de hautes fonctions d'Etat, toujours faut-il qu'un moine le suive comme une ombre pour écarter le mauvais œil, assurer l'orthodoxie et propitier les éléments. Chaque famille tient à honneur de donner un fils à la vie monastique et d'acquitter ainsi une partie de la dette qu'elle a contractée envers les trois joyaux de sa religion qui sont : le Bouddha, sa doctrine, son église.

Evidemment, quoiqu'ils soient partout, qu'ils possèdent la meilleure partie de la terre et mangent la moitié des revenus de l'Etat, il n'y a pas que des moines au Tibet. Il y a encore les nobles qui sont tels par naissance, soit qu'ils descendent des premiers rois du Tibet, soit qu'ils appartiennent à une famille qui a compté un dalaï-lama ou un panchen-lama parmi ses membres, soit enfin qu'un de leurs ancêtres ait été ennobli, nommé au Conseil Suprême et doté d'un fief pour services rendus à l'Etat. Le noble se reconnaît à ses habits de soie, à la fierté de sa démarche et à l'importance de sa suite lorsqu'il se déplace. S'il est haut dignitaire à la fonction publique il peut orner ses boucles d'oreilles de grosses turquoises. Quand il passe les paysans s'inclinent, ou même se prosternent, portent leurs mains devant la bouche pour que leur souffle ne souille pas la Présence.

Les paysans, en effet, sont les derniers dans l'échelle sociale ; leur sort n'est guère supérieur à celui des anciens serfs, car ils ne peuvent quitter leur terre sans la permission de leurs maîtres. La terre arable ne manque certes pas au Tibet, mais c'est la main-d'œuvre qui manque. En dehors de l'orge, dont la consommation est très grande, il n'y a guère que des arbres fruitiers dans les champs. Le sous-sol est certes riche, mais pas exploité ! L'or, l'argent, le plomb, le borax et même l'uranium attendent toujours des mineurs pour les extraire...

Il n'y a pas non plus de classe moyenne, quoique dans une certaine mesure les marchands en tiennent lieu. Au vrai, tous les Tibétains font du commerce, au moins comme occupation supplémentaire. Le goût du troc est chez eux universel. Le gouvernement, les fonctionnaires, les monastères, le dalaï-lama lui-même, tous achètent pour revendre, directement ou par intermédiaire.

Les bergers eux-mêmes ne sont pas une exception à cette règle. Des hauteurs où ils mènent une vie nomade, ils descendent une fois par an pour échanger leurs produits : laine, sel, queues de yak, beurre et fromage, qu'ils troquent contre de la farine d'orge, du thé chinois en briques, des vêtements et des couvertures chaudes.

Ce sont les femmes qui filent et tissent, mais elles ne sont point pour autant confinées dans leurs appartements. Bien bâties et fortes, elles travaillent parfois dans les champs avec les hommes, ne dédaignent pas de porter de lourdes charges, soignent le cheptel et au besoin tiennent boutique pendant que leurs maris partent en tournées commerciales. Sans doute ne savent-elles ni lire ni écrire — encore que plusieurs filles nobles reçoivent aujourd'hui une éducation soignée au couvent catholique de Kolimpong — mais leur influence est grande dans la vie sociale. L'amour des bijoux de corail, de turquoise ou de jade, sans oublier l'or et l'argent, est très marqué chez elles. Au jour de leur mariage on dispose une turquoise sur un corail à l'arrière de leur coiffure, toujours très élaborée. Contrairement au fils, la fille n'est jamais consultée sur le choix d'un époux.

L'astrologue s'assure de l'harmonie des horoscopes des futurs et fixe le jour propice pour le mariage. Les parents de la fille reçoivent une somme d'argent. La future quitte sa maison pour celle de son mari. Des prières, des échanges d'écharpes blanches (qui tiennent ici lieu de fleurs), des festins marquent la cérémonie.

La polyandrie prévaut parmi les tribus nomades ; la femme, en épousant un homme, épouse automatiquement ses frères plus jeunes, mais non ses aînés. En d'autres parties du Tibet on trouve la polygamie et la monogamie.

La partie principale de l'habillement est une robe, appelée chu-pa, croisée sur la poitrine, serrée à la ceinture, boutonnée au col, aux épaules, à l'aisselle droite et au-dessus du genou droit. Sous la robe se portent une chemise courte aux manches longues et des pantalons serrés aux chevilles. Un chapeau mou, des bottes de cuir, de feutre ou de drap aux couleurs variées complètent l'habillement. Des peaux de mouton protègent du froid en hiver.

Les Tibétains se nourrissent de viande de mouton, de yak, de farine d'orge. Ils boivent du thé chinois bouilli, passé, mélangé à du sel, du bicarbonate et du beurre. L'usage du sucre est rare. La bière et l'alcool d'orge sont des boissons répandues. Le riz est un luxe réservé aux riches.

Les maisons des gens aisés sont bâties en carré autour d'une cour intérieure qui sert d'abri aux troupeaux, de séchoir pour les étoffes lavées, etc. Elles ont jusqu'à quatre étages : les membres de la famille résident au rez-de-chaussée ; le confort moderne est inconnu. Des tentes de poils de yak servent d'abri aux nomades.

Hospitaliers, courtois, observateurs fidèles des cérémonies, les Tibétains chantent en travaillant ou en accompagnant leurs caravanes de mules sur les pistes poussiéreuses ou la route mal pavée qui joint l'Inde à Lhassa. Il ne faut point s'offusquer s'ils vous tirent la langue en se grattant en même temps les oreilles : c'est leur manière de saluer les grands personnages. Ils ont fière allure avec leur physionomie de Peaux-Rouges, leur démarche aisée... L'étranger est toujours frappé de leur gaîté ! Profondément pieux, contents d'eux-mêmes s'ils ont accompli les rites, ils semblent puiser dans la pratique de leur religion des sentiments de joie. Comment sont-ils devenus les adeptes de cette religion, les détenteurs de cette foi ?

Comme on le devine on n'était pas arrivé du premier coup à cette conception exaltée du gouvernement.

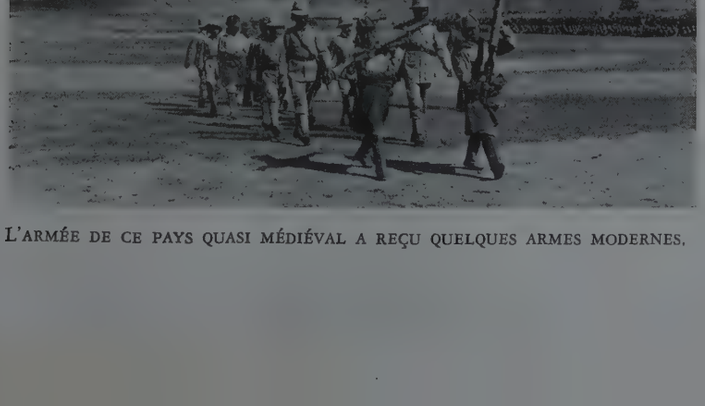
Le Tibet eut aussi ses rois laïcs, dont le premier, selon la légende, fut Nya Tri Tsampo, cinquième fils de Prase Najit de Kosala, premier patron royal du Gautama Bouddha.

LES PREMIERS ROIS

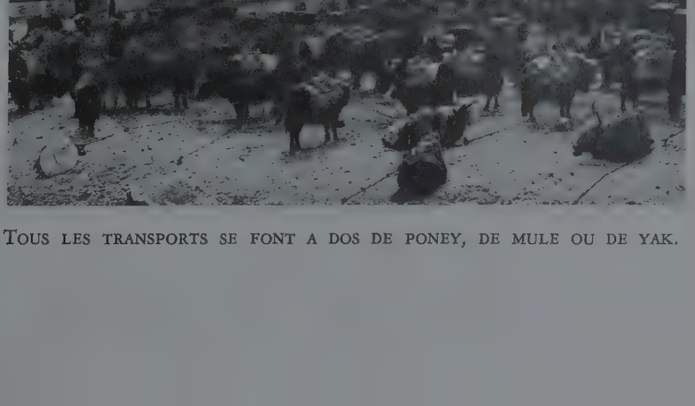
Mais ce fut avec Song Tsan Gampo, conquérant, réformateur, législateur, que le Tibet entra dans l'histoire. Ce souverain génial dota son peuple d'un alphabet (cinq voyelles et trente consonnes), d'un code criminel, d'un code de moralité. Il commanda ses armées victorieuses en Chine et en Inde, épousa une fille de l'empereur de Chine et une autre du roi du Népâl.

C'est son arrière-petit-fils, Ti Song Detsan, qui conquit le Tibet-Ouest et étendit son autorité sur une partie de l'Inde ; lui aussi qui seconda Padma Sambhava, le fondateur des Nying Ma Pas, connus sous le nom de Chapeaux Rouges, et qui se distinguent des Chapeaux Jaunes par le refus du célibat. C'est sous son règne enfin que fut bâti le monastère de Samye, l'un des principaux au Tibet.

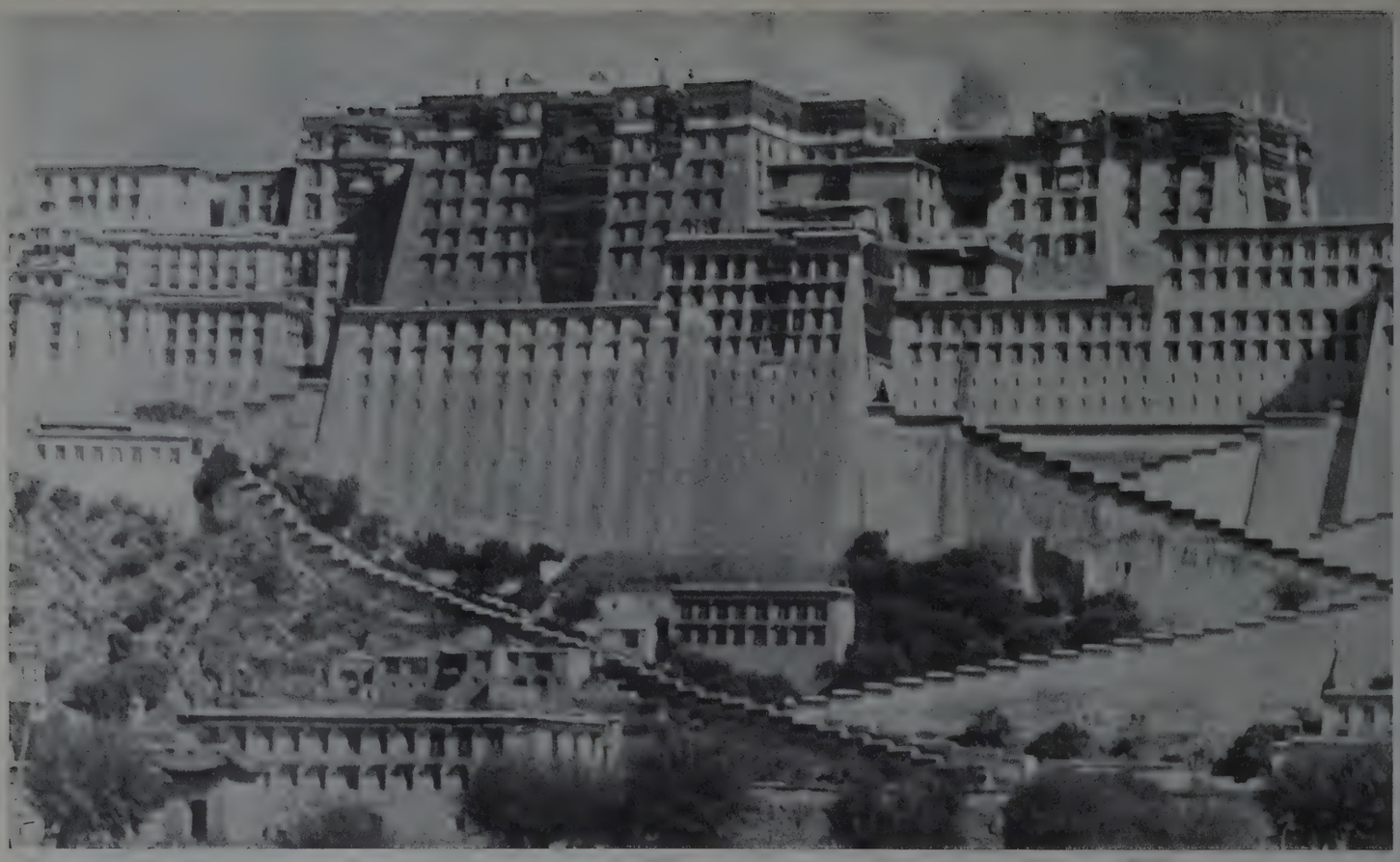
Au IX^e^ siècle le roi Ralpa Chan introduit les mesures de poids et de capacité, les monnaies semblables à celles de l'Inde. Assassiné à cause de sa ferveur bouddhiste, il est remplacé par son frère, le meurtrier, Lang Darma. Un moine met ce dernier à mort et la monarchie s'effondre pour faire place à la féodalité.



L'ARMÉE DE CE PAYS QUASI MÉDIÉVAL A REÇU QUELQUES ARMES MODERNES.



TOUS LES TRANSPORTS SE FONT A DOS DE PONEY, DE MULE OU DE YAK.



DOMINANT LHASSA, LA CAPITALE TIBÉTAINE, LE « FOTALA », ENSEMBLE IMPOSANT DE BATIMENTS, EST A LA FOIS UN MONASTÈRE ET LE PALAIS DU DALAÏ-LAMA.

LES PRÊTRES-ROIS

Au XIII[e] siècle l'empereur mongol de Chine, Kublai Khan, dont Marco Polo fut l'hôte, choisit le lamaïsme comme religion de ses possessions de l'Asie centrale et conféra en 1270 le gouvernement temporel aussi bien que spirituel du Tibet au Supérieur de la lamaserie de Sakya.

Durant une période de soixante-dix ans, de 1275 à 1345, vingt lamas se succèdent comme monarques au Tibet. En 1350 le dernier sakya-lama est renversé par le roi Chang Chub Gyaltsen, dont la dynastie gouverne jusqu'en 1635, date à laquelle elle est supplantée par le roi de la province de Tsang, incarnation du monastère de Tashilhumpo, le dalaï-lama. Ce dernier devait prendre sa résidence à Lhassa, tandis que son successeur à Shigatsé commençait une nouvelle série de bouddhas en puissance, de bodhisattvas, ou troulkous comme on les appelle : la série des panchen-lamas.

Notons en passant que le successeur du Grand Cinquième fut déposé, puis assassiné par les Chinois. En 1720, sous Kesang Gyatso, le septième dalaï-lama, ces derniers envahissent le Tibet, l'exploitent, provoquent une révolution populaire, écrasée par une nouvelle intervention militaire.

En 1876 apparaît la treizième incarnation de Chenrézi,, Ngawang Lobsang Tupten Gyatso, le premier qui dans le siècle devait atteindre sa majorité.

LES LAMAS, DISSIDENTS DU BOUDDHISME, ENTRENT TRÈS JEUNES, POUR LA PLUPART, EN RELIGION. AU TIBET ON COMPTE UN MOINE SUR SIX HABITANTS.

En présence de trente-cinq cardinaux, le pape lit la prière qu'il a spécialement composée pour la proclamation du dogme de l'Assomption.

L'ASSOMPTION

A SAINT-PIERRE DE ROME LA CHRÉTIENTÉ CÉLÈBRE LA VIERGE

La médaille commémorative d'Andréa Mistruzzi.

UNE VUE DE LA MULTITUDE — PLUSIEURS CENTAINES DE MILLIERS DE FIDÈLES — QUI A ASSISTÉ A LA PROCESSION QUI S'EST DÉROULÉE SOLENNELLEMENT DE L'ÉGLISE « ARA COELI » A SAINT-PIERRE.

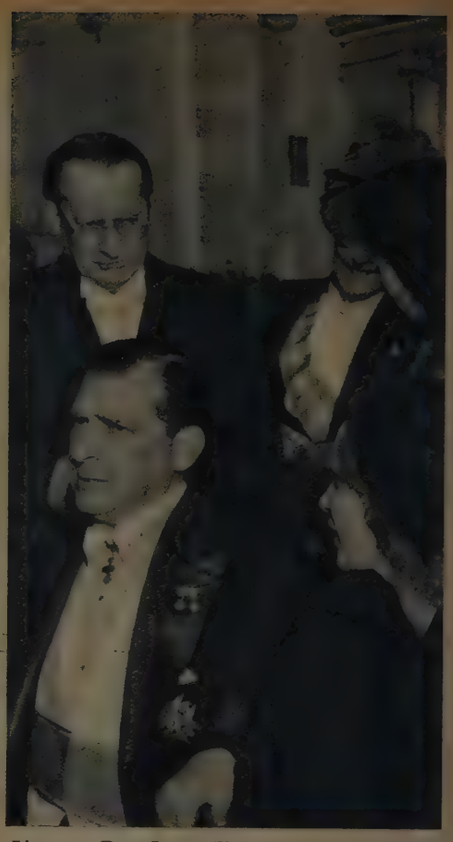
PAR le nombre des cardinaux, des patriarches, des archevêques et évêques, des personnalités laïques qui y ont assisté, la cérémonie de la proclamation du dogme de l'Assomption aura été sans contredit la plus mémorable des cent dernières années de la vie de l'Eglise.

Les cardinaux, qui, dans leurs vêtements liturgiques et coiffés, comme le pape, de la mitre blanche, figuraient dans le cortège étaient au nombre d'une quarantaine. L'Espagne, l'Irlande, le Pérou, Haïti s'étaient fait représenter par des missions spéciales. D'autres pays avaient à Saint-Pierre les hommes les plus représentatifs. L'Italie, son président du Conseil et la plupart des membres du gouvernement ; la France, M. Robert Schuman, ministre des Affaires étrangères, bien qu'à titre privé ; le Brésil, le général Gomes, candidat aux élections présidentielles. La foule, de son côté, constituait un spectacle inoubliable par la variété des gens dont elle était formée et par la ferveur passionnée dont elle a fait preuve. Car le moment a été des plus émouvants lorsque la voix du pape, à laquelle les haut-parleurs donnaient une résonance surhumaine, s'étant tue après la lecture de la définition du dogme, une clameur puissante s'est levée de l'assistance. Puis les voix blanches des chœurs de la chapelle Sixtine, attaquant de leurs tons perçants les versets du *Te Deum*, entonné par le pape, ont fait penser aux cohortes célestes unissant leurs voix à celles des hommes.

La messe papale a suivi, à l'autel de la Confession, près duquel un petit trône se dressait pour le pape, qui, suivant le rite solennel et compliqué de l'office qui lui est réservé, ne célèbre à la Sainte Table qu'une partie du Sacrifice.

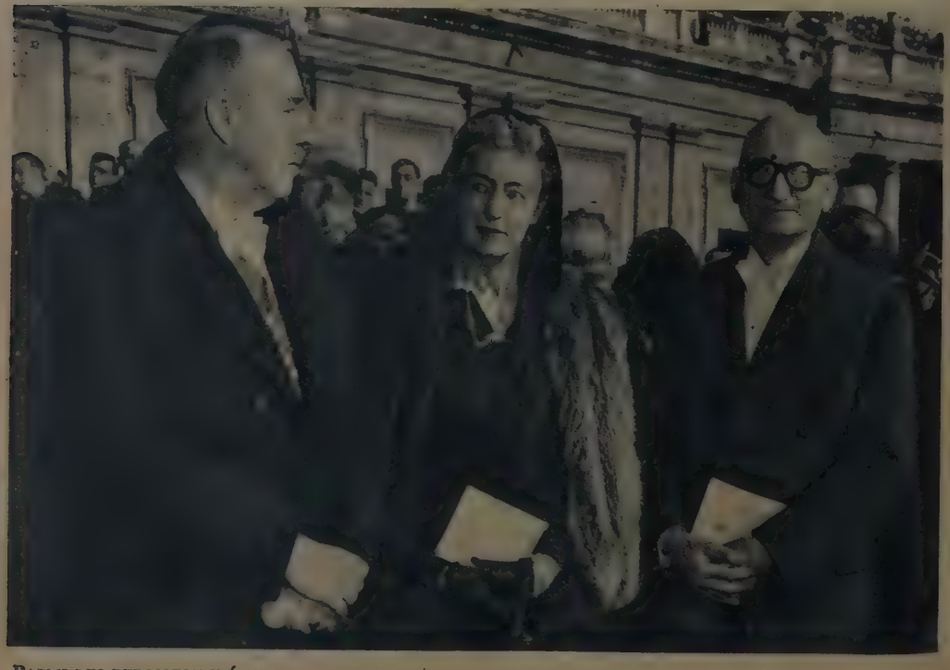
La bénédiction apostolique a mis fin à la cérémonie, dont le défilé final du cortège des membres du clergé séculier et régulier d'abord, puis des dignitaires de la hiérarchie et des personnages de la cour, dans leurs accoutrements anachroniques, aux couleurs sombres ou violentes, n'a pas été la partie la moins captivante.

M. B.



L'INFANT DON JUAN D'ESPAGNE (ASSIS) ET, DERRIÈRE LUI, LE PREMIER ITALIEN, M. DE GASPERI.

A SON ARRIVÉE A KOME LE CARDINAL SPELLMAN EST SALUÉ PAR L'AMBASSADEUR DES U. S. A.



PARMI LES PERSONNALITÉS VENUES ASSISTER A LA PROCLAMATION SE TROUVAIT M. SCHUMAN, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES. A GAUCHE, LE MINISTRE DE SUÈDE PRÈS LE SAINT-SIÈGE ET SA FEMME.

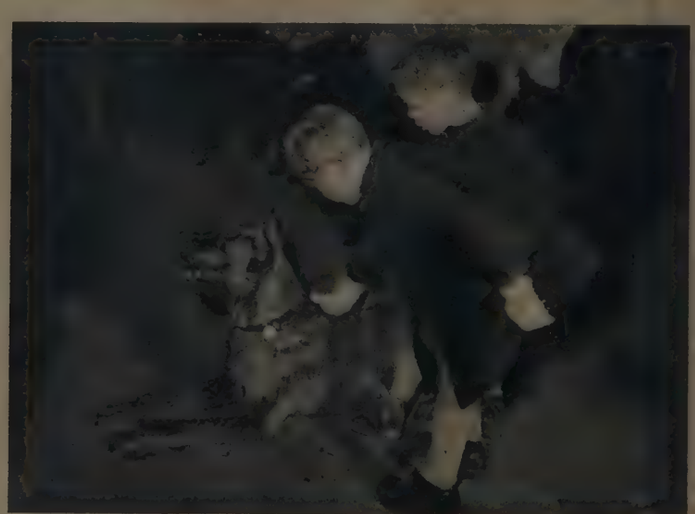
LE CARDINAL TISSERANT, VICE-DOYEN DU SACRÉ COLLÈGE, A UNE RÉCEPTION A L'AMBASSADE D'ESPAGNE. CI-CONTRE, LA BASILIQUE SAINT-PIERRE PENDANT LA MESSE PONTIFICALE.

CE SUPERBE BRIARD, QUI RÉPOND AU NOM DE VOG ET QUI APPARTIENT A M. DELPIERRE, A SUSCITÉ L'ENTHOUSIASME DES AMATEURS ET MÉRITÉ LE PREMIER PRIX.

CHIENS DE GARDE ET DE DÉFENSE

LE succès des expositions canines est constant et assuré. C'est la preuve de l'intérêt plein de sympathie que l'homme témoigne au fidèle compagnon de ses jours. Ce ne sont pas seulement les « bijoux » d'appartement, si choyés de leurs maîtresses, qui en bénéficient. Les chiens de garde et de défense, ces amis vigilants, ne sont pas oubliés. On l'a bien vu lors de la récente exposition qui, au parc de la porte de Versailles, sous le patronage de la Société canine centrale, a permis de présenter plus de trois cents chiens d' « utilité ». Un nombreux public a pu apprécier, grâce à une série de démonstrations, les services que peuvent rendre ces courageux animaux.

UN JOLI SAUT DE WELAND, BERGER ALLEMAND DRESSÉ PAR M. THIBAULT.



VÉNUS, BOUVIER DES FLANDRES, GARDIENNE FAROUCHE ET POURTANT DOUCE.

Cet homme se nomme BOB BOYD...

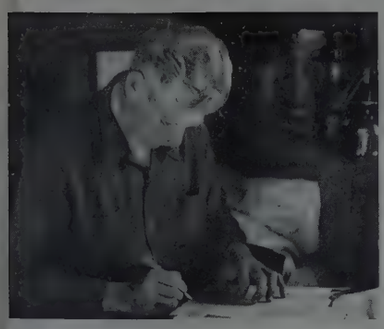
...ET BIEN AVANT LE COUTURIER ET LE FOURREUR IL A TRAVAILLÉ...

Bob Boyd, éleveur de moutons caraculs au rancho de Palos Verdes, près Los Angeles, quitte chaque matin la petite roulotte ornée d'armes, de selles et de rênes qu'il appelle sa maison. Monté sur son cheval et flanqué de deux chiens, il inspecte son troupeau, qui ne compte pas moins de 700 têtes. Ces animaux au pelage généralement noir, solides et résistants, un peu plus grands que les moutons ordinaires et qui vivent deux fois plus longtemps, ont été introduits en Amérique en 1909. C'est grâce à l'intervention personnelle du président Théodore Roosevelt que la Russie consentit à exporter vers les Etats-Unis vingt-cinq femelles et vingt-six mâles. Ce premier et unique groupe importé n'a pas cessé de proliférer depuis lors, et ses descendants sont aujourd'hui 45.000. Le mouton caracul fournit une viande savoureuse, possédant un léger goût de gibier. Sa laine est transformée en tissus solides et, jusqu'à un certain point, imperméables. Enfin et surtout, sa peau a de tout temps été très appréciée des fourreurs.

L'élevage du caracul n'est pas un métier de tout repos. Si la bête s'accommode d'un pâturage médiocre, il faut la surveiller de près, lutter contre les serpents, les coyotes, les tiques, protéger le troupeau des épizooties. L'abatage et le dépeçage donnent également quelque peine à Bob Boyd, qui pourtant ne semble pas mécontent de son sort. Son cheptel représente une valeur de 37.000 dollars, soit près de 13 millions de francs. Sa vie proche de la nature le satisfait et peu lui importe que nos élégantes, quand elles sortent, richement parées, de chez leur fourreur, songent ou non au pasteur qui élève les caraculs dans une presqu'île californienne.

Photographies Robert Harrah.

En prévision des jours de disette, le caracul emmagasine des graisses dans sa queue. Aussi peut-elle atteindre jusqu'a 25 centimètres de diamètre. Bob Boyd a dépecé un jour un mouton dont la queue pesait 7 kil. 700. Après avoir capturé une bête au lasso, Bob l'entraine a l'écart. Un jeune chien qui, dans la jeep, a voyagé en compagnie d'un agneau, reste prudemment a distance de l'animal furieux.



... POUR VOUS MADAME

LE SOIR, BOB BOYD FAIT SES COMPTES, CAR IL EST AUSSI COMMERÇANT. LA VENTE DE SES PEAUX LUI RAPPORTE ENVIRON QUATRE MILLE DOLLARS PAR AN.

A PARIS, M. LOUIS, FOURREUR, REÇOIT DES PEAUX DU MONDE ENTIER, ACHÈTE ET CHOISIT LES PLUS BELLES POUR CRÉER TOUS CES MANTEAUX QUI VOUS RAVIRONT.

FOURRURES

GERMAINE LECOMTE

POUR LE SOIR, SUR UNE ROBE DE VELOURS NOIR BRODÉE DE DIAMANTS SE PORTE CE VÊTEMENT D'HERMINE DONT LES MANCHES SONT OURLÉES DE RENARD BLANC ET DONT LE DOS FORME CAPE.

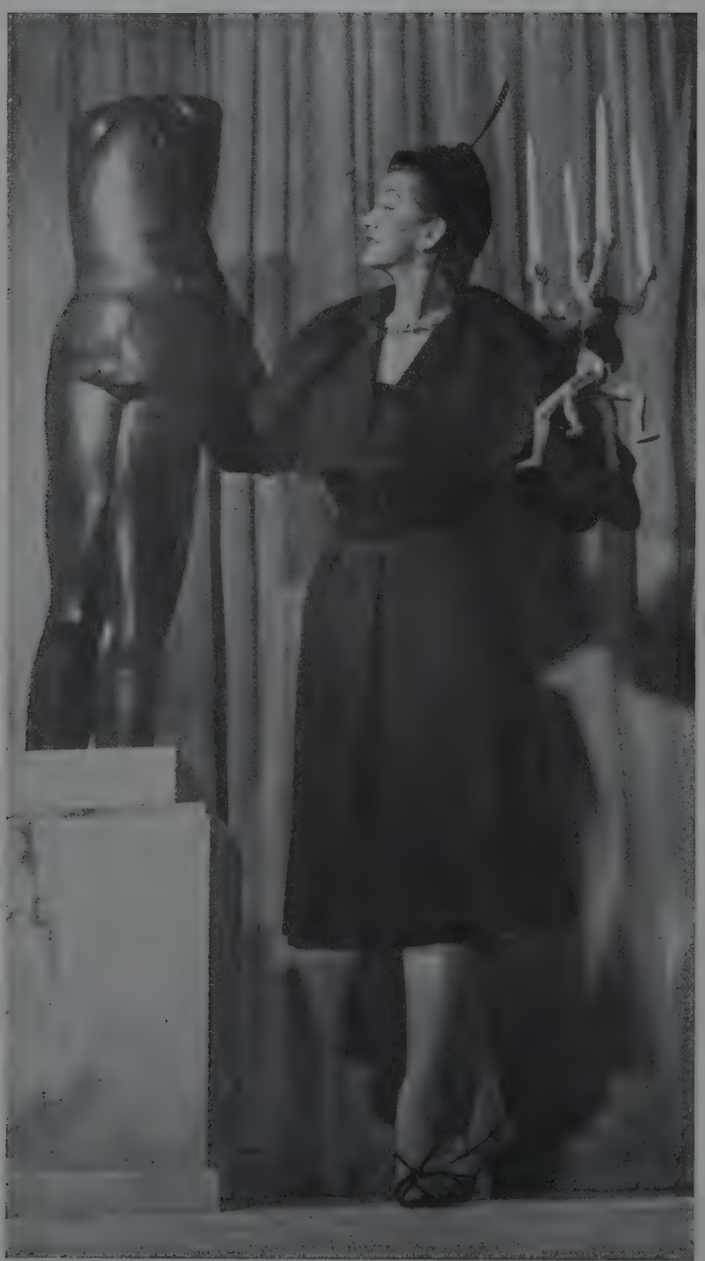
DÉCOR DE MARC DU PLANTIER

GERMAINE LECOMTE

REDINGOTE D'ASTRAKAN DONT LES GRANDS REVERS SOUPLES FONT VALOIR LA TAILLE MINCE. L'AMPLEUR EN EST MESURÉE.

LANVIN

CI-CONTRE, EN HAUT ET EN BAS : PALETOT-SAC D'ASTRAKAN AVEC COL CRAVATE ET GRANDS POIGNETS D'HERMINE DANS UN EFFET DE NOIR ET BLANC TRÈS ÉLÉGANT ET RAFFINÉ. LA TOQUE EST AUSSI EN ASTRAKAN. EN HAUT : GRAND MANTEAU DE CASTOR AVEC MANCHES TRÈS VOLUMINEUSES FRONCÉES DANS UN LARGE POIGNET RETOURNÉ. SON AMPLEUR EN FAIT UN VÊTEMENT TRÈS ENVELOPPANT. EN BAS : BOLÉRO D'AGNEAU DES INDES BLANC, DE LIGNE BLOUSANTE AVEC MANCHES CHEMISIER D'ASPECT TRÈS JEUNE.



DÉCOR DE

CHRISTIAN DIOR

DANS LA PAGE CI-CONTRE SONT GROUPÉS : UN NOUVEAU VISON TRÈS CLAIR APPELÉ « ROYAL PASTEL EMBA », UTILISÉ POUR UNE CHARMANTE VESTE COURTE SANS COL ET DONT LES COTÉS SONT FENDUS A LA CHINOISE. UN GRAND MANCHON DE CASTOR PLAT ET RECTANGULAIRE QUI, FAIT POUR ACCOMPAGNER UN TAILLEUR GRIS, SE DRAPE JUSQU'A L'ÉPAULE. UN PALETOT COURT EN ASTRAKAN ÉCLAIRÉ PAR DES BOUTONS DE NACRE GRISE SUR LES POCHES.

MARGUERITE VIEL

TOISONS ET PELAGES

Renée Derif.

Ils possèdent un sortilège qui les fait adorer de toutes les femmes et, depuis les origines du monde, ils exercent une séduction qui n'a jamais faibli. Ils sont la souplesse, la douceur, le mystère, la somptuosité, la suprême parure. Enfin, s'ils sont aussi une nécessité en même temps qu'un luxe, ils exaltent, par un voluptueux contraste, la féminité et la beauté, la grâce du corps et la délicatesse du teint.

Toisons et pelages tiennent une place souveraine dans la mode de cette année, tant en garniture qu'en fourrage, tant en paletot court qu'en long manteau. Des techniques nouvelles leur donnent encore plus d'attrait et combien de diversité dans la forme, la couleur, la longueur du poil, le choix des peaux.

Comment dire l'élégance de ces énormes et souples manchons de léopard, de castor ou de loutre et encore de renard traité en masse où on n'aperçoit aucune jointure — l'extraordinaire douceur de ces nouveaux visons sauvages, clairs et blonds, qui portent des noms enchantés, « Souffle du printemps » ou « Royal Pastel Emba » — l'allure étonnante de ces légers manteaux bordés d'une autre fourrure dans le style des Ballets russes et assemblant le castor, l'ocelot et la loutre.

EN CE LIEU AUJOURD'HUI COUVERT D'INSTALLATIONS INDUSTRIELLES, ON CHASSAIT ENCORE LE PERDREAU IL Y A QUINZE OU VINGT ANS.

UNE GRANDE ŒUVRE FRANÇAISE

MARSEILLE-LAVÉRA

PORT PÉTROLIER N° 1 DE L'EUROPE

ICI, voyez-vous, monsieur, il y a seulement quinze ou vingt ans on chassait encore le perdreau... Je me rappelle qu'un jour, à l'anse de Canal-Vieil... »

Nous sommes à 5 kilomètres des Martigues, sur la rive gauche de l'étroit chemin d'eau qui relie le golfe de Fos à l'étang de Berre. A l'extrême pointe de la presqu'île, les ruines d'un ancien fort sarrasin gardent la passe au delà de laquelle s'étendent les puissantes installations techniques de La Léque et de Port-de-Bouc. En deçà de la voie ferrée de Miramas à L'Estaque, ce ne sont qu'usines, hangars, entrepôts, ateliers ; un immense camp retranché industriel hérissé de cheminées et de grues géantes. Certes, tout cela ne date pas d'hier. Depuis longtemps, de ce côté-ci de l'étang de Caronte, on fabrique des glaces, on construit des bateaux, on traite les oléagineux et les produits chimiques d'importation. Depuis longtemps on travaille à Port-de-Bouc. Mais en face...

En face, jusqu'à ces dernières années il n'y avait rien. Rien qu'une lande déserte, passablement giboyeuse, des salines et deux ou trois modestes dépôts de mazout, réservés à l'industrie locale. Lavéra, dont le nom sera bientôt connu de l'Europe entière, n'était alors qu'un lieudit, sans moyens de communication avec l'arrière pays, sans ressources, sans avenir. Seuls y fréquentaient, les dimanches d'automne, quelques chasseurs marseillais discrètement fidèles à d'anciennes habitudes saisonnières.

C'est un de ceux-là qui me fait, à sa manière, les honneurs de ce coin perdu de Provence à tout jamais interdit aux Nemrods du cru.

« Regardez-moi ça ! me dit-il en promenant un regard consterné sur le panorama de baraquements, de poutrelles, de réservoirs et de fumées qui s'est peu à peu substitué au paysage solitaire de sa jeunesse... Le pétrole... vous le sentez ?... Alors vous comprenez maintenant, pour le perdreau... »

Je connais cette odeur. C'est celle de tous les fiefs que compte à travers le monde l'industrie la plus exigeante et la plus prospère du siècle ; l'odeur d'Haïfa, de Maracaïbo, d'Abadan, de Bakou, de Bahrein. Et mon mentor d'ajouter avec un soupçon d'orgueil, car on est Marseillais avant d'être chasseur :

« Oui, voici Lavéra, *Marseille-Lavéra*, dans deux ans le port pétrolier le plus puissant d'Europe... »

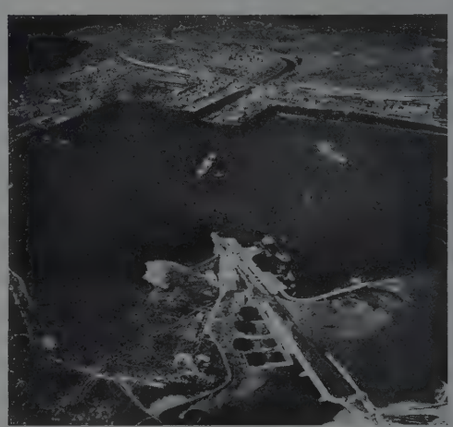
1 MILLIARD 300 MILLIONS DE TRAVAUX

Il fallait cela pour rendre à la grande cité phocéenne la suprématie maritime qu'elle possédait à la fin du XIX^e^ siècle. Hambourg, vers 1890, puis Anvers et Rotterdam, dans les dix années qui suivirent, enfin Gênes lui avaient ravi sa couronne. Prisonnière des collines qui l'embrassent étroitement, incapable d'étendre au delà de L'Estaque ses installations portuaires, Marseille, à la veille de la guerre 1914-1918, était virtuellement condamnée à l'asphyxie.

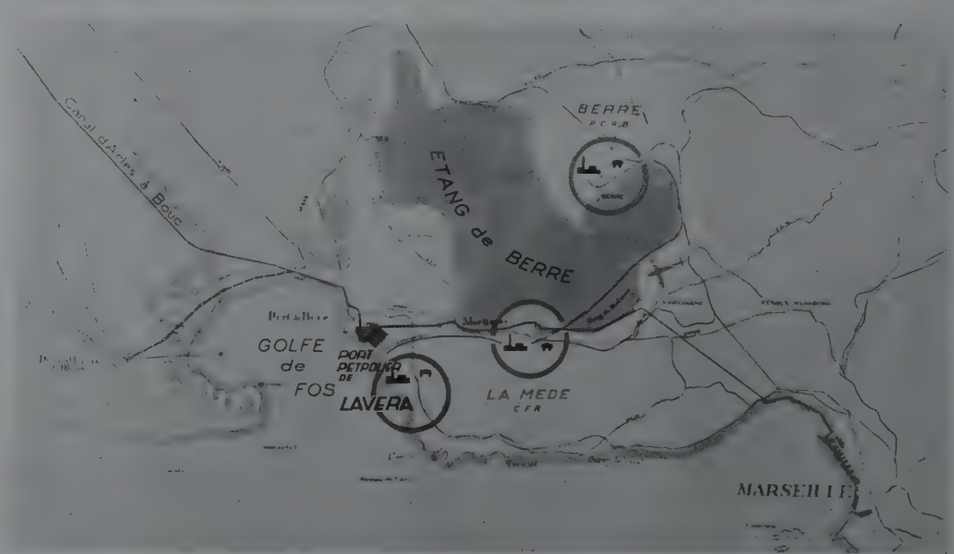
Une décision audacieuse s'imposait. Il devenait indispensable de mettre à la disposition des navires de nouveaux plans d'eau, d'offrir à l'industrie locale de larges possibilités d'extension. L'homme du destin fut alors le président de la Chambre de commerce de Marseille, Hubert Giraud, qui prit l'initiative d'ouvrir l'étang de Berre et ses accès à la navigation maritime, et fit voter par le parlement la création des annexes du golfe de Fos, annexes auxquelles viennent s'ajouter aujourd'hui un centre de raffinage d'hydrocarbures et un port pétrolier, dont on sait qu'ils seront l'un et l'autre les plus importants du continent. A M. Georges Brenier — lui-même président honoraire de la Chambre de commerce — revient le mérite d'avoir « inventé » Lavéra, et, l'ayant choisi de préférence à dix autres sites méditerranéens, d'avoir ainsi confirmé la vocation industrielle de la grande banlieue marseillaise.

Vous me direz que les *tankers* n'ont pas attendu la réalisation de ces projets grandioses pour prendre le chemin de l'étang de Berre, où, dès 1931, on commençait déjà de raffiner les pétroles importés du Moyen-Orient. C'est exact. Après la conclusion des accords de San Remo, qui attribuaient à la France près d'un quart de la production de pétrole brut de l'Irak, il était normal que le centre de gravité de l'industrie pétrolière française, jusqu'alors tributaire de la production mexicaine, se déplaçât des côtes de l'Atlantique vers celles de la Méditerranée. Eloignée de toute agglomération notable, et présentant de ce fait les garanties de sécurité requises, la région de Berre se prêtait parfaitement à l'implantation des usines de raffinage.

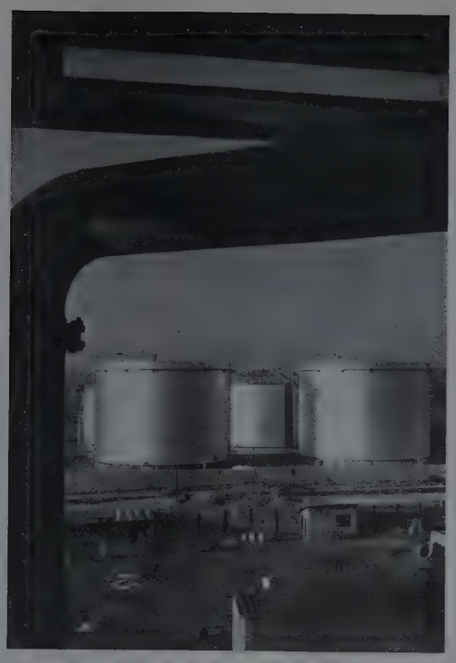
Mais il apparut bientôt que l'unique accès de



LA PASSE D'ACCÈS A L'ÉTANG DE BERRE.



LES ANNEXES DU PORT DE MARSEILLE SE SITUENT AUTOUR DE L'ÉTANG DE BERRE ET DU GOLFE DE FOS.



Les énormes réservoirs de « Shell-Berre ».

Les travaux avancent a un rythme accéléré.

Voici l'un des nombreux réservoirs-relais.

Le prodigieux décor de la cité du pétrole.

Les « pipe-lines » sont déjà mis en place.

l'étang — le canal de Caronte — ne pourrait longtemps livrer passage aux pétroliers de gros tonnage en construction dans tous les chantiers du monde. Alors que voilà dix ans le port en lourd moyen des navires reçus dans les annexes du port de Marseille était de l'ordre de 10.000 tonnes, la plupart des T-2 actuellement en service ne jaugent pas moins de 16.000 tonneaux. Certains pétroliers étrangers accusent, avec une charge de 22.000 tonnes, un tirant d'eau de 32 pieds, soit 9 m. 60. Et l'on parle déjà de bateaux-citernes géants atteignant le tonnage des grands transatlantiques !...

Dans le même temps le chiffre des importations d'hydrocarbures s'est enflé considérablement. En l'espace de quatre ans il est passsé de 2 millions à 4 millions et demi de tonnes. Cette double évolution du tonnage des transporteurs et du mouvement des importations a révélé l'insuffisance des moyens d'accès à l'étang de Berre, lui-même privé de fonds naturels de plus de 9 mètres. Pour pallier provisoirement ces inconvénients majeurs on procède encore maintenant à l'allégement en rade des tankers de moyen tonnage qui, soulagés d'une partie de leur cargaison, peuvent ensuite s'engager dans le canal de Caronte et gagner les appontements de la lagune. De telles opérations entraînent bien entendu des dépenses énormes et retardent en outre le déchargement du fret liquide. Il n'est pas rare de voir au large de Port-de-Bouc une demi-douzaine de pétroliers faisant queue littéralement pour subir les délestages indispensables à leur admission dans les eaux du canal.

Voilà qui justifie les quelque 1.300 millions de francs que la Chambre de commerce de Marseille et l'Etat (ce dernier pour une part très modeste) ont investis dans l'arasement de la passe de Bouc et la construction du port de Lavéra, lequel comportera cinq bassins longs de 300 mètres, larges de 120 mètres et sera en mesure de recevoir simultanément neuf navires de haute mer, sans compter de nombreux chalands et caboteurs. D'ici quatre ou cinq mois, la première partie des travaux — approfondissement de la passe jusqu'à la cote provisoire de 10 m. 50 — sera terminée. On s'attaquera alors à la construction des bassins.

Quant aux aménagements terrestres ils se poursuivent à une cadence accélérée. La route de Lavéra est pratiquement ouverte à la circulation. Les *pipe-lines* et les *sea-lines* destinés à relier aux quais de débarquement les raffineries de « Shell-Berre » et de La Mede sont en place. Et partout s'édifient d'immenses réservoirs-relais, des usines, des docks et des parcs à citernes.

MARTIGUES FIDÈLE A ELLE-MÊME

Tout cela est bien et parfaitement en harmonie avec le plan de restauration de l'économie française. Mais pour le flâneur estival, amoureux des grâces du Midi, la construction de Lavéra et de ses dépendances équivaut à l'isolement définitif d'un des sites les plus typiques de la région marseillaise — je veux parler du charmant « village » des Martigues, si souvent chanté par les poètes.

J'ai voulu savoir si, dédaigneuse de ce complot, Martigues entendait à l'avenir se cantonner dans son « splendide isolement ». Ou si, au contraire, pêcheurs et pétanqueurs se sentaient capables d'accorder leurs jeux aux rythmes d'une existence imprévue autant que, pour eux, insolite. Qu'on se rassure. La fièvre du pétrole n'est pas près de tourner la tête aux champions de boules de l'esplanade. Il y a des institutions qui sont plus fortes que le progrès lui-même, et, sous les tonnelles de la grand-rue, quand midi sonne au clocher de la Madeleine, le parfum du pastis a facilement raison des relents du naphte. Au port, rien ne m'a paru menacer la sérénité des nobles masures recuites qu'incendient chaque soir les feux du couchant. Enfin l'ombre des venelles est toujours propice aux siestes méridiennes comme aux rendez-vous des amants.

UN HAUT LIEU MÉCONNU DE LA PROVENCE

Pour en finir avec Lavéra (que l'on aurait tort d'orthographier *L'Avéra*, ainsi que nous y invitent les panonceaux apocryphes des Martigues), il n'est peut-être pas inutile de préciser que ce simple lieudit, d'ores et déjà promis à la plus brillante destinée, a lui aussi ses lettres de noblesse.

Il est généralement admis que c'est à l'emplacement actuel du fameux quai des Belges, à Marseille, qu'abordèrent autrefois les fondateurs de la colonie grecque de Massilia. Si l'on en croit certains érudits provençaux, le récit du premier débarquement phocéen au Lacydon doit beaucoup plus à la légende qu'à l'histoire. Le fort de Bouc, à l'extrémité de la presqu'île de Lavéra, serait l'endroit exact où, six cents ans avant Jésus-Christ, eut lieu l'opération mémorable. Le bas-relief d'Aristarche, découvert au fond de l'anse Cannevielle et qui figure en bonne place au musée Borély, plaide en faveur de la version qu'ont adoptée d'enthousiasme les bonnes gens du canton des Martigues. Il représente l'illustre prêtresse d'Ephèse s'embarquant à bord d'une nef phocéenne en partance pour les Gaules.

Loin de nous l'intention d'épiloguer sur les querelles que ce point d'histoire suscite dans le monde des archéologues marseillais. Aussi bien notre siège est-il fait. Délibérément, nous nous rangeons à l'avis des partisans de la thèse chère aux Martégaux, si providentielle est la chance qui nous échoit aujourd'hui d'être les premiers à reconnaître et à saluer l'authentique blason de Lavéra, haut lieu méconnu de la Provence et future capitale européenne de l'or noir...

Serge Hyb.

LA MUSIQUE

PAR ROBERT KEMP

Illustrations... pour « Faust »

Que d'âmes créatrices ont plongé dans le drame de Gœthe, chacune à la poursuite de soi-même, et s'y rencontrant — car Gœthe est innombrable. Berlioz l'orageux, si fier — « feux et tonnerre !... » — de ses grondements et de sa foudre ; Schubert surprenant les arrêts angoissés du rouet de Marguerite ; Schumann, tendre et mystique, enlaçant la jeune fille dans des caresses de valse et levant des yeux extasiés vers la reine du ciel ; Gounod, rallumant autour d'une idylle la lumière de Mozart ; Liszt, épuisant sa palette, d'un pinceau tourbillonnant, pour peindre les trois protagonistes, et animant un bal d'enfer... Ce ne sera jamais fini. Et Delacroix, cambrant le torse du docteur rajeuni. Jusqu'à notre Valéry, à l'extrême de sa vie, qui écrit *Mon Faust*. Quel musicien s'inspirera du texte valérien, de l'adorable dialogue du jardin nocturne, entre Faust et Lust ? Celui-ci, peut-être, M. Emmanuel Bondeville, dont les concerts Pasdeloup et Albert Wolff viennent de jouer douze *Illustrations* du premier *Faust*.

Elles sont brèves, cristallines et ravissantes. *Faust* est ici repensé par un homme de chez nous, de la race de Flaubert ; c'est-à-dire un volcan qui retient sa lave et ne consent pas à ses fumées. Tout est clair, transparent. Il n'imite personne. Il orne les marges de *Faust* de « remarques » tracées d'un crayon aigu et fin. Il a écouté les leçons de Debussy, de Ravel, de Caplet : leçons de discrétion, de classicisme. Le « prologue dans le ciel » est d'un azur pur ; une aube normande : de l'azur, un peu d'or, quelques battements de plumages. Le jardin n'est pas un parc. Mais l'amour y frissonne dans l'embaumement des fleurs de chez nous. Cette musique a la pureté des contes de Perrault. Elle marie si bien les cordes et les bois qu'on ne les distingue plus par instants. Les chants qui s'élèvent sont des chants purement français, c'est notre parler, sans efforts de poumons, sans bondissements du grave à l'aigu et retour, ni athlétisme vocal, ni coup de glotte... Je pensais parfois à ce *Miroir de Jésus*, de Caplet, autre modèle de goût et de sensibilité, et qu'on n'entend jamais.

Ce collier mélodique fait bien sur la poitrine de Faust... Mme Mas a admirablement chanté les deux airs si nobles, si justement pensés, et si émouvants — sans mélodrame — de Marguerite. M. Noguéra a bien dit ceux, mordants, de Méphisto. L'orchestre a été le ciseleur le plus appliqué et le plus sûr de ces bijoux d'art. Et la belle voix de Roger Gaillard (le récitant) s'est accordée aux plus beaux timbres. Mais, tout de même, la voix parlée, dans les intervalles de si précieuses, de si chastes musiques, rompt le charme. Je reçois un coup de marteau sur le crâne... O douceur du silence, ami des rêves.

Ce concert a d'ailleurs été remarquable. On a fait des progrès chez Pasdeloup ! La précision, la transparence, l'équilibre ont récompensé des années de travail et l'opiniâtreté d'Albert Wolff. Ravel, Honegger, Dukas ont été joués superbement. L'instant supérieur, ce fut le *Concerto* de Ravel pour piano, exquisement accompagné, et joué par la créatrice, Marguerite Long, plus parfaite, plus aérienne encore en 1950 qu'en 1932... C'est la reine Mab sur le clavier... Quant à l'*adagio*, il est une des plus merveilleuses pages de toutes les musiques. On pourrait l'apparenter, par la sérénité, par les dessins méditatifs du piano, sous la mélodie qui s'étend et qui conquiert l'espace, à celui du *Concerto en mi bémol* de Beethoven. Mais, aussi majestueux, Ravel est plus raffiné et plus rare.

« LES AGRIATES » FÊTÉS AU RITZ

A l'occasion de la parution du nouveau roman de Pierre Benoit, *les Agriates*, qui a pour cadre la Corse, une réception avait été organisée le 4 novembre dans les salons du Ritz sur l'initiative de M. Giacobbi, ministre d'Etat, et de M. Altieri, l'un des grands animateurs du tourisme dans l'Ile de Beauté. A ce cocktail, où la colonie corse de Paris était brillamment représentée, assistaient des personnalités du monde politique : MM. Jacques Fourcade, président de l'Assemblée de l'Union française ; Defferre, ministre de la Marine marchande ; Félix Gouin, ancien président du Conseil ; Louis Rollin, de Moro-Giafferi, anciens ministres ; le général Campana, de la présidence de la République ; Martial Massiani, président du Conseil général de la Seine ; Romani, Diethelm, Friol, Matteo Connet, Mme Campinchi, etc.

L'Académie française était présente avec MM. André Maurois, Georges Lecomte, Pasteur Vallery-Radot, André Chaumeix, Louis Madelin, l'amiral Lacaze, et le monde de la scène et de l'écran avec MM. Lehmann et Goldyn, Mmes Marie Bell, Huguette Duflos, Gaby Morlay, Jacqueline Delubac, Blanchette Brunoy ; Tino Rossi. Au hasard des groupes on remarquait également S. E. de Souza-Dantas ; MM. Dumaine, chef du protocole ; Pierre Descaves, président de la Société des gens de lettres ; Anduze-Faris, Carour, Blain, Rondeau, des Messageries maritimes ; Vidal, des Chargeurs réunis ; de Saboulin, des Transports océaniques, Biaggi, etc.

Ajoutons que la Radiodiffusion française a présenté le 6 novembre une adaptation radiophonique de la nouvelle œuvre de l'auteur de *Kœnigsmark*, roman d'aventures selon la manière illustrée par Pierre Benoit, où l'évocation de la terre et des mœurs corses contribue à donner à l'affabulation dramatique sa plénitude de résonance.

Le héros de la soirée, Pierre Benoit, entouré de MM. Paul Giacobbi (a g.) et Altieri.

Mme Gaby Morlay (au centre d'un groupe).

Mme Marie Bell et S. E. de Souza-Dantas.

UN CONTE D'HIVER

Enfin la Comédie-Française a donné le spectacle qu'elle nous laissait attendre depuis si longtemps : *un Conte d'hiver,* de Shakespeare, dans une adaptation de M. Claude-André Puget. C'est une des toutes dernières œuvres du dramaturge, et il semble qu'il y ait condensé tous ses prestiges, amalgamé dans un creuset subtil toutes les ressources de son art : drame noir, comédie, idylle, poésie délicate, bouffonnerie, féerie, ballet. On commence par *Othello* et l'on continue par *Tout est bien qui finit bien.* Rien de plus affreux, de plus inhumain que la jalousie de Léontès; rien de plus frais, de plus suave, de plus tendre, de plus fleuri que les jeunes amours de Florizel et de Perdita. On voit apparaître le Temps, élégant fêtard en tube et en frac, et qui découvre à l'intérieur de sa cape les blanches figurations de la faux et du sablier (ce n'est pas moi qui blâmerai ce modernisme, et Shakespeare l'eût préféré à son vieillard barbu). On voit aussi une femme statufiée depuis seize ans, et la statue s'anime et parle comme une vraie vivante, à moins qu'elle n'ait jamais été de marbre. Comment savoir ? Tout s'emmêle pour le constant plaisir du spectateur. Shakespeare se laisse aller à la plus libre fantaisie ; son imagination est reine et lui inspire tour à tour le madrigal et l'invective, la plaisanterie énorme et la plus menue préciosité.

D'aucuns nous disent que ce n'est pas là du meilleur Shakespeare. Peut-être, et cela, en tout cas, n'approche point, pour la perfection du dessin, la netteté de la ligne, l'unité générale de l'action, tel chef-d'œuvre impérissable comme *Hamlet, Macbeth, Othello, la Tempête,* voire, dans le genre le plus débraillé, *les Joyeuses Commères de Windsor.* Mais nous avons, dans le *Conte d'hiver,* comme une carte d'échantillons, un bar de dégustation où il nous est permis de savourer tous les crus shakespeariens, du badin au grave, du sublime au clownesque. Et il faut encore dire que notre dramaturgie contemporaine ne nous offre, jusqu'à nouvel ordre, rien de pareil.

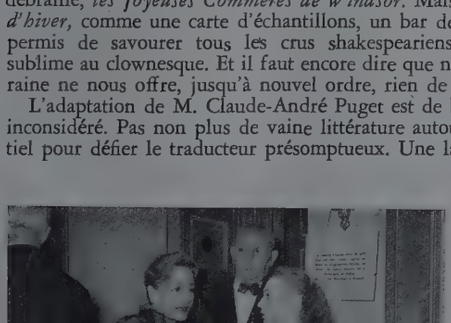
L'adaptation de M. Claude-André Puget est de bonne venue. Pas d'élagage inconsidéré. Pas non plus de vaine littérature autour d'un texte assez substantiel pour défier le traducteur présomptueux. Une langue ferme, élégante, sans fioritures, qui n'escamote pas la trivialité juteuse, mais au contraire l'assimile.

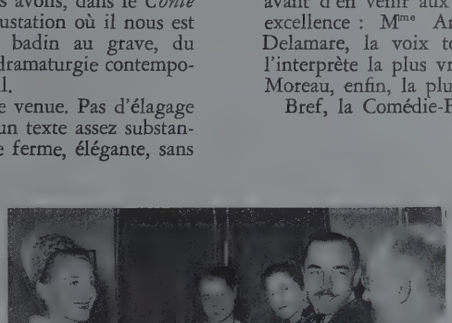
Quant à la mise en scène, aux décors, aux costumes, à l'interprétation, il y a surtout des éloges à faire. La nécessité des changements de décor rapides a été résolue par un système de hautes perches au sommet desquelles flottent des banderoles et qui retiennent des toiles peintes descendant des cintres et y remontant. Les décors de René Moulaert sont à la fois pimpants et allusifs. Les costumes de Mlle Francine Gaillard-Risler forment une aimable polychromie. La mise en scène a été assurée par M. Julien Bertheau, et c'est pour lui un beau succès personnel. Je ne ferai de réserve que sur la danse des paysans déguisés en satyres, à l'acte IV. On m'objectera qu'elle est commandée en toutes lettres par le texte original. Mais il s'agit d'une adaptation, et la coupure ici s'imposait, si le divertissement fait bâiller.

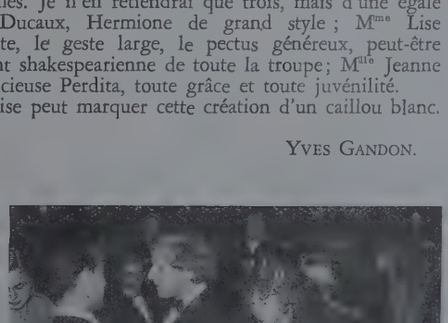
Au nombre des interprètes méritant des louanges je citerai au premier rang M. Jean Davy, qui a joué le rôle de Léontès avec une fougue, une âme et, pour tout dire, une intelligence qui enchantent. Immédiatement après lui vient Daniel Lecourtois, qui a trouvé enfin dans le personnage burlesque d'Autolycus une occasion de manifester qu'il est bien à sa place rue de Richelieu. Il a été, avec beaucoup d'entrain et de trouvailles cocasses, une des joies de la soirée. Jacques Charon en jeune paysan est, lui aussi, fort drôle, mais M. Denis d'Inès a trop chargé en comique sa silhouette de vieux berger. Henri Rollan, dans le rôle secondaire d'Antigonus, a montré toute la dignité souhaitable. Et il faudrait ajouter Jean Debucourt, fort à l'aise dans Camillo, avant d'en venir aux femmes. Je n'en retiendrai que trois, mais d'une égale excellence : Mme Annie Ducaux, Hermione de grand style ; Mme Lise Delamare, la voix tonnante, le geste large, le pectus généreux, peut-être l'interprète la plus vraiment shakespearienne de toute la troupe; Mlle Jeanne Moreau, enfin, la plus délicieuse Perdita, toute grâce et toute juvénilité.

Bref, la Comédie-Française peut marquer cette création d'un caillou blanc.

Yves Gandon.







Au nombre des personnalités on remarquait le comte et la comtesse de Paris, qui, accompagnés de leur fille aînée, vinrent féliciter Annie Ducaux ; notre éminent collaborateur Georges Duhamel, Maurice Rostand et Rosemonde Gérard (a dr.) et Eric von Stroheim (a g.)

PETITES CHRONIQUES

TULLE HONORE LES VICTIMES DE LA BARBARIE NAZIE

Le 9 juin 1944 les S. S. de la division « Das Reich » se ruaient dans Tulle, libérée la veille par les F. F. I. Ils pendaient cent habitants, dont ils jetaient les corps dans un champ d'immondices. Cent autres étaient déportés qui allaient mourir dans les camps. A la mémoire des victimes de cet abominable massacre, la ville de Tulle a élevé un monument que M. Queuille, ministre de l'Intérieur et député de la Corrèze, entouré de nombreuses personnalités, a inauguré le 1er novembre au cours d'une émouvante cérémonie. M. Henri Queuille a fait un chaleureux appel à l'union « pour sauver la paix ». « Unissons-nous, a-t-il conclu, pour assurer l'inviolabilité de nos frontières et pour notre indépendance. »

LES BIBLIOTHÈQUES AMÉRICAINES

La bibliothèque américaine de Paris — le chiffre de 15.000 volumes qu'elle prête mensuellement dit assez son influence — a offert un cocktail à la presse dans ses locaux de la rue de Téhéran. MM. Guy Mollet, ministre d'Etat, Edouard Bonnefous, président de la commission des Affaires étrangères à l'Assemblée nationale, Milton Katz, ambassadeur du plan Marshall pour l'Europe, Henry Parkman, à gauche sur notre cliché, ambassadeur du plan Marshall pour la France, représentant S. E. David

K. Bruce, Torrès-Bodet, directeur général de l'U. N. E. S. C. O., et Evans, directeur de la Bibliothèque nationale américaine, assistaient à cette réception, dont l'objet était d'annoncer la création en province de dix nouvelles bibliothèques américaines. La collection dont sera doté chacun des nouveaux centres sera choisie en fonction des activités locales. Ainsi nos grandes villes seront à même de puiser de précieux renseignements sur les techniques américaines.

LES BRETONS A L'ÉTOILE

Les Bretons de Paris se sont, le 4 novembre, rendus en cortège à l'Arc de Triomphe. Le défilé, conduit par M. Paul Haag, préfet de la Seine, qui est lui-même d'origine bretonne, avait à sa tête la « duchesse de Bretagne » et sa cour.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DE L'APRÈS-GUERRE :

Walter Bedell Smith, *Trois Années à Moscou, 1946-1949* (Plon, 350 pages). L'ancien ambassadeur des Etats-Unis en Russie soviétique consigne ici les expériences et les observations d'un militaire devenu diplomate et investi d'une mission singulièrement ardue. Il put en juger lorsque, dès sa première audience avec Staline, celui-ci lui déclara être convaincu que l'Amérique et l'Angleterre s'étaient alliées pour étouffer la Russie !

Staline, dit-il, n'est ni un dictateur absolu ni le prisonnier du Politburo. Sa situation ressemble plutôt à celle d'un président de conseil d'administration ayant voix prépondérante. Sans doute il y a des factions au sein du Politburo, mais aucune n'est antistalinienne. Tous ses ennemis ont été liquidés, exilés ou « rééduqués ». Mais c'est le plus inaccessible des chefs d'Etat, isolé de son propre peuple aussi bien que des étrangers par les murs du Kremlin et le secret absolu qui entoure sa vie privée. Beaucoup de Russes ignorent même s'il est remarié. Formé dans une ambiance de conspiration et de révolte, il ignore tout du monde occidental, sur lequel les rapports de ses agents manquent de précision et d'objectivité

L'opinion de M. Bedell Smith est que la succession de Staline ne pourra pas échoir à un seul homme ; « son manteau est trop grand pour n'importe lequel de ses collaborateurs ». Elle pourrait être recueillie par un triumvirat Molotov (que l'ambassadeur juge tout à fait antipathique), Malenkov et Beria.

Sur la possibilité d'une coexistence du monde capitaliste et du monde soviétique — qui exprime le dilemme « paix ou guerre » — M. Bedell Smith rappelle le discours électoral de Staline du 9 février 1946, où il a repris les idées de Lenine qui disait : « L'un ou l'autre doit à la fin triompher : avant d'en arriver là, une série de chocs effrayants entre la République soviétique et les Etats bourgeois sera inévitable. »

Lorsque Staline donne à ses interlocuteurs étrangers une assurance contraire, « il est impossible de ne pas conclure qu'il est capable de se contredire et même de tromper délibérément ».

Trois ans d'expérience moscovite n'empêchent pas l'ambassadeur de faire sienne cette boutade d'un publiciste anglais : « Il n'y a pas d'experts en ce qui concerne l'Union soviétique. Il n'y a que des degrés dans l'ignorance. »

L'HISTOIRE DE L'ART :

Bernard Champigneulle et Léon Gischia, *la Sculpture en France de la préhistoire à la fin du moyen âge* (Audin, éditeur, 64 pages, 91 planches in-f°). Ce luxueux album est une synthèse de l'évolution des formes plastiques, à la lumière des découvertes et des études critiques qui se sont multipliées depuis un siècle. Les auteurs se sont efforcés de dégager, à travers les variations de l'apparence, la continuité et le caractère d'universalité qui portent la sculpture au faîte du génie humain et dont la France offre peut-être les valeurs les plus démonstratives.

De la sculpture paléolithique et ses représentations anthropomorphiques ou animalières à ce que les auteurs appellent le « classicisme gothique », nous suivons ainsi les étapes de cette création artistique qui est l'expression majeure des civilisations dont elle épouse les courbes.

ALBERT MOUSSET.

COURRIER MUSICAL

Ils sont dix en tout : un très grand et un très jeune garçon encadrant six jeunes filles aux noms sonores — Martina, Eleanor, Hadwiga — la mère et le directeur de la petite troupe, le Doktor Franz Wasner.

Ainsi se compose cette famille musicale qu'on appelle les Trapp Family Singers. Ils ont fui l'Autriche en 1938, n'ayant pour bagage que la solidité de leurs liens, le respect des traditions nationales et l'amour de la musique : trésor spirituel que l'Amérique a recueilli. Les voici devenus vedettes outre-Atlantique; ce ne fut pas sans peine; tout le monde n'a pas le courage de débuter dans la rue et de persévérer, en dépit de la misère et des rebuffades. C'est pourtant ce que firent les Trapp. Aujourd'hui ils vivent heureux dans leur ferme du Vermont, décorée à la mode du Tyrol; ils y ont recréé l'atmosphère du château de jadis et fondé un camp musical où les jeunes viennent s'instruire dans l'art de joie et de santé du chant collectif ; de longues tournées à travers le Nouveau Continent alternent avec cette tâche.

L'Amérique aime et admire les Trapp ; mais Paris, qui les accueillait pour la première fois, ne savait pas assez leur charme et leur valeur ; directs et spontanés, ils touchent l'auditeur le moins averti ; forts d'un travail minutieux, ils peuvent satisfaire le musicien le plus exigeant ; eux-mêmes sont musiciens d'instinct comme d'éducation. Aux voies fraîches, naturelles, qu'une discipline bien comprise assouplit sans les gâter, s'amalgame un délicieux ensemble d'instruments anciens ; le petit Bernard et ses sœurs prennent leur flûte à bec et le grand Johannes, sa viole de gambe, tandis que le Doktor Wasner s'assied à l'épinette ; on se renvoie les motifs comme une balle : « Chantez pipeaux, résonnez musette... », voici que naît tout un concert vocal et instrumental, d'une poésie simple et familière. Les costumes tyroliens ajoutent à la grâce du groupe ; ils sont portés comme des vêtements de tous les jours, et l'on imagine les Trapp vaquant aux occupations quotidiennes en chantant de l'aube à la nuit. Ils chantent « l'Echo » et le fameux « Jodel » ; les appels montagnards multiplient les contrastes des voix de poitrine et des voix de tête ; nulle recherche, nul effet inutile ; quelque chose de pur et d'authentique jaillit, où la musique et l'art n'ont jamais à souffrir. On songe, en définitive, que « le vrai, seul, est aimable »... N'est-ce pas inattendu d'y songer à propos d'une tyrolienne ? Tels sont les plaisirs que nous dispense la famille Trapp. Elle en a d'autres en réserve, et non moins exquis. Le répertoire des Singers est étendu et leurs capacités musicales assez grandes pour qu'à eux dix ils affrontent sans dommage le grégorien, les chants sacrés de Palestrina, les madrigaux élisabéthains ou les chorals de Bach. Pour chaque genre, pour chaque époque ils savent recréer le style, trouver la forme expressive qui conviennent. Or qui peut le plus peut le moins. Aussi terminent-ils en beauté avec les chansons folkloriques de Noël, reconstituées selon la vieille coutume d'une vallée des Alpes autrichiennes. Voulez-vous l'histoire ? Elle est simple : avant que minuit sonne, le père descend dans la salle commune avec sa lanterne et sa chandelle ; il chante le premier verset de « Bergers, réveillez-vous, parce que le Bon Berger est maintenant réveillé... » ; les membres de la famille accourent un à un, lanterne en main, et chantent chaque verset au ton supérieur ; puis quand tout le monde est descendu on forme le cortège et l'on se rend, sous la neige, à l'église du village. Quand les Trapp Family Singers reviendront, ne manquez pas ce joli spectacle, réglé comme une chorégraphie, naïf et touchant comme une œuvre d'art populaire : il résume l'attachement à la musique de la charmante famille Trapp.

L. MAURICE-AMOUR.

LA SAINT-HUBERT

Comme chaque année, l'équipage de chasse à courre du duc de Brissac a célébré à La Celle-les-Bordes la Saint-Hubert. A l'issue de la messe a eu lieu, selon l'usage, la bénédiction de la meute.

UNE EXPOSITION SCIENTIFIQUE ITINÉRANTE

En présence du comte de Kerchove de Denterghem, attaché culturel à l'ambassade de Belgique, de M. Antoine Funck, ministre du Luxembourg en France, et de M. Marcel Abraham, directeur du cabinet du ministre de l'Education nationale, une exposition scientifique a été inaugurée au palais de la Découverte. En une série de panneaux aussi ingénieusement conçus qu'exécutés, elle permet de prendre une idée du dernier état des connaissances scientifiques en matière de mathématiques et d'astronomie, de physique et de chimie, de biologie et de médecine.

Cette exposition a été acheminée par camions vers le Luxembourg et la Belgique, où elle doit être présentée notamment à Liège et à Bruxelles. Elle constitue, selon le mot de M. Léveillé, une entreprise de haute vulgarisation et sera, sans nul doute, accueillie partout avec le plus vif intérêt.

LES GRANDS PRIX DU THÉATRE

M. J.-J. Bernard.

La Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques a décerné les grands prix du théâtre pour 1950 à MM. Denys Amiel et Jean-Jacques Bernard. Ces prix, d'une valeur de 100.000 francs chacun, sont destinés à récompenser l'ensemble de l'œuvre d'un auteur dramatique. Les deux lauréats ont chacun une carrière jalonnée de succès. Denys Amiel, qui connut de brillants débuts avec *la Souriante Madame Beudet*, en collaboration avec André Obey, a affirmé la solidité de son talent dans maintes autres pièces. Quant à Jean-Jacques Bernard, fils de Tristan, dans *le Feu qui reprend mal*, dans *Martine*, dans toute son œuvre il montre un art discret, sensible et profond qui l'a justement classé parmi les talents les plus personnels de sa génération.

M. Denys Amiel.

REMISE DE CROIX

Au cours d'un dîner intime, Mme Béatrice Bretty, sociétaire de la Comédie-Française, a remis à Mme Ritz la croix de chevalier de la Légion d'honneur qui lui a été récemment décernée pour son intelligente activité en faveur de l'industrie hôtelière française.

LIVRES D'ART ET D'HISTOIRE

Général Henry Casseville : *De Chiang Kai Shek à Mao Tse Tung* (Charles-Lavauzelle et Cie).

Le général Henry Casseville a une profonde expérience de la vie en Extrême-Orient, sur laquelle il a déjà écrit de nombreux ouvrages. Il est sans doute le seul officier de l'armée française à avoir occupé en Chine les postes d'attaché militaire et de commandant du corps d'occupation.

Dans son nouveau livre il ne se borne pas à retracer l'histoire d'une période de plus de vingt années pendant laquelle la Chine essaya de s'organiser et de s'unifier sous la direction de Chiang Kai Shek. Il étudie les répercussions internationales de la crise intérieure chinoise et montre que Mao Tse Tung, l'actuel vainqueur, poursuit les mêmes desseins d'unification que son rival. Il cherche enfin à éclairer les perspectives de l'avenir.

Emile Vuillermoz : *Histoire de la musique* (Ed. Fayard).

Avec un entrain extraordinaire, en 650 pages où fusent les images et les trouvailles, où sonnent les formules bien frappées, Emile Vuillermoz raconte l'histoire de l'épanouissement de la musique à travers les âges. Il suit d'un bout à l'autre son idée, qui relie tous les chapitres par un fil conducteur : la musique étant tributaire des instruments, l'enrichissement ininterrompu du matériel sonore amène sans cesse de nouvelles découvertes, des affranchissements, bref, de « perpétuelles conquêtes ». Des deux tubes de l'aulos grec jusqu'au grand orchestre symphonique de Wagner ou de Strauss nous suivrons cet élargissement de la création musicale, comparable à l'arbre qui à chaque saison étend ses ramures et ses frondaisons.

La plume alerte de Vuillermoz est au service d'une connaissance très sûre de son vaste sujet. Le livre est dédié aux « Jeunesses musicales de France », dont on connaît l'importance et qui jouent un rôle considérable dans la formation des auditoires contemporains ; mais on peut penser que jeunes et vieux liront avec un vif agrément cette histoire si colorée, si animée, d'où toute expression obscure et d'où tout terme technique sont volontairement bannis.

N'y a-t-il pas un danger toutefois à présenter la progression de la technique et la complication continue des systèmes musicaux comme un fatal progrès de la musique même ?

Cette importante réserve faite, on peut se laisser aller aux charmes de la langue et aux exposés d'une érudition sans dogmatisme.

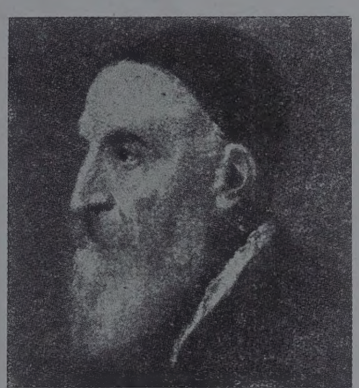
Norbert Dufourcq : *Histoire de la musique française* (Ed. Larousse).

Tandis que le livre d'Emile Vuillermoz s'adresse surtout à des lecteurs qui veulent s'initier à la musique et à son histoire, celui de Norbert Dufourcq sur la musique française s'adresse à un public déjà plus averti. L'auteur, dont on connaît la vaste culture et le rayonnement personnel, est professeur d'histoire de la musique au Conservatoire. Son ouvrage est un parfait instrument de travail ; mais c'est aussi une relation claire, précise et vivante qui sera fort utile à tous ceux qui sont désireux d'étendre leurs connaissances.

Nous assistons au développement de la vie musicale en France depuis la naissance de la monodie grégorienne, depuis Pérotin le Grand et l'Ecole de Notre-Dame de Paris, au XIIIe siècle, jusqu'aux maîtres contemporains. Norbert Dufourcq, à travers ces sept siècles de création, distingue trois périodes d'apogée, et nous croyons qu'il a tout à fait raison.

Ce livre foisonne de richesse. Tout y est mis à sa juste place ; pas un nom, pas une œuvre valable qui ne soient mentionnés. Un glossaire, un index biographique, une illustration abondante et bien choisie complètent ce précieux petit volume.

B. Ch.



Jean Babelon : *Le Titien* (Plon).

Dans sa collection « Les Maîtres de l'Histoire », la librairie Plon publie cet important ouvrage d'histoire de l'art que M. Jean Babelon consacre à l'un des « sommets » de la peinture, Le Titien. Biographie fouillée et complète et tableau aussi d'une époque et d'un milieu, car dans ces pages, l'auteur a su faire revivre en érudit et en sûr écrivain la vie et l'œuvre d'un des plus prestigieux artistes de la Renaissance italienne.

Jacques Lassaigne : *Eugène Delacroix* (Flammarion).

Cet ouvrage fait partie de la collection « Maîtres de la Peinture » publiée sous la direction d'Eric Newton. Dans un format élégant il contient ce qu'il est nécessaire de savoir sur ce grand peintre qui fut aussi un haut esprit. Les pages qui retracent sa vie et son œuvre sont dues à M. Jacques Lassaigne, qui a su, dans les limites qui lui

étaient imposées, décrire l'une et l'autre en traits fermes et exacts. Il a fort bien montré comment Delacroix est une sorte de lieu de rencontre de courants divers et comment son ample génie fait de lui à la fois le dernier des hommes de la Renaissance et l'un des plus grands peintres modernes.

Les nombreuses reproductions en noir et en couleurs qui illustrent le livre sont remarquables par leur exactitude et elles donnent de l'art du peintre la plus fidèle image.

Bernard Denvir : *Chardin* (Flammarion).

Dans la même collection figure aussi un Chardin. Le texte en est dû à un critique anglais, M. Bernard Denvir, qui analyse de manière très perspicace le talent de l'auteur de tant de tableaux justement célèbres. Ce volume se recommande par les mêmes qualités que celui dont nous parlons plus haut : qualité de l'impression, élégance de la présentation et, en particulier, une scrupuleuse exactitude dans la reproduction des œuvres choisies.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Sous la rubrique « Ménestrels de tous les temps », René Soria organise de séduisants concerts qui sont donnés avec le concours d'un orchestre radiophonique dirigé par Roger Dumas. Des airs plaisants retentissent tels que : *Soit Bourguignon, soit Champenois. Le Rosier,* musicalement évoqué par J.-J. Rousseau, apporte un élément de grâce et l'on écoute volontiers aussi : *Aux plaisirs, aux délices,* une agréable chanson de Guedron, le valet de chambre d'Henri IV et de Louis XII. *Sœur Monique,* ravissante pièce descriptive, douce, tendre, écrite pour le clavecin et que tous les pianistes connaissent bien pour l'avoir jouée, a été indiquée comme œuvre de Marguerite-Antoinette Couperin, alors que Tiersot et Tessier, dans leurs livres consacrés à François Couperin le Grand, en attribuent la paternité à l'éminent musicien dont le nom est indiqué aussi dans toutes les éditions instrumentales. Un problème se pose donc. René Soria aurait-il découvert de nouveaux éléments lui permettant d'avancer avec autorité le fait qu'il a énoncé ? Dans ce cas de longs commentaires eussent été les bienvenus juste avant l'exécution du morceau. Ou s'agit-il tout simplement d'une erreur, à l'abri de laquelle personne au monde ne peut se trouver ?

Radio-Luxembourg transmet une « sélection » de programmes et choisit pour les diffuser les meilleures émissions de la semaine. Ce choix peut être parfois objectif et parfois arbitraire, d'autant plus qu'un même programme plaît aux uns et déplaît aux autres, ce qui n'enlève rien à ses qualités... Mais ces fragments de programme, présentés à raison de quatre environ pendant un quart d'heure au total et qui traitent de questions bien différentes, laissent un peu à désirer au point de vue homogénéité ; jugez-en plutôt : une conversation « Sur un banc » de Souplex et Sourza précéda « l'Histoire de Paris », reportage ingénieusement imaginé dont Bonaparte était le héros : « Voici le carrosse du Premier Consul. Il en descend, monte quatre à quatre les escaliers du palais des Tuileries... » Avant même que les auditeurs les plus rapides aient eu le temps de le suivre par l'imagination dans sa course, voici que survient l'annonce de Charles Trénet dans l'interprétation d'une de ses « Chansons d'automne » : *J'ai deux grands bœufs dans mon étable,* préparée d'après le poème bien connu de Pierre Dupont, exprimée sur l'air de « la Calomnie » du *Barbier de Séville.* L'effet en est curieux, amusant, mais le sans-filiste n'a guère le temps de sourire que déjà Ded Rysel remplace Trénet au micro pour expliquer, en manière de conclusion à cette émission ultra-express, l'art de séduire les femmes...

W.-L. Landowski.

GRAND PRIX DE LA CRITIQUE

Un jury présidé par notre collaborateur Robert Kemp a décerné par 7 voix contre 5, après six tours de scrutin, le Grand Prix littéraire institué par le Comité du syndicat de la critique littéraire à M. Pierre de Boisdeffre pour son livre, *Métamorphose de la littérature de Barrès à Malraux.* Les autres suffrages étaient allés à M. Alberès, auteur de *l'Aventure intellectuelle du XIXe siècle.*

BIBLIOPHILIE

Les Editeurs d'Art ERYX, 120, bd de la Chapelle, Paris (18e), continuent à éditer les chefs-d'œuvre galants du XVIIIe. Le grand et beau texte de CREBILLON FILS, TANZAI, paraît pour la première fois illustré de belles pointes sèches gravées par P.-E. BECAT, coloris main 429 ex. Rives blanc. NOTICE FRANCO. Mensualités. Plan spécimen contre 10 timbres ou C. Rues.

Vient de paraître :

HISTOIRE DE LA PEINTURE MODERNE

DE PICASSO AU SURRÉALISME

DU CUBISME A PAUL KLEE

112

reproductions en couleurs de :

CEZANNE — SEURAT — PICASSO — ROUSSEAU — UTRILLO — GRIS — BRAQUE — DELAUNAY — LÉGER — VILLON — GLEIZES — LA FRESNAYE — SEVERINI — BOCCIONI — DUCHAMP — PICABIA — KANDINSKY — MARC — KLEE — CHAGALL — CHIRICO — CARRA — ARP — MONDRIAN OZENFANT — PERMEKE — GROMAIRE — PASCIN — MARIN — FEININGER MODIGLIANI — ERNST — MASSON — DALI — TANGUY — MIRO.

Textes de :

Maurice Raynal, Jacques Lassaigne, Arnold Rüdlinger, Werner Schmalenbach, Hans Bolliger.

Un fort volume relié pleine toile, format 26×35 cm. .. .. **5.000 frs**

MM. les libraires vous remettront gratuitement un luxueux prospectus de 24 pages en noir et en couleurs donnant tous les détails sur les trois volumes de cette encyclopédie de la peinture moderne.

SKIRA, ÉDITEUR

Exclusivité Achille WEBER - LIVRES D'ART - 90, rue de Rennes, PARIS 6e

LIVRES DE LUXE

Éditions originales - Histoire
Beaux Arts - Livres d'occasion
L'ARGUS DU LIVRE, 4, ave Franklin-Roosevelt, 8e
CATALOGUE mensuel GRATUIT

UN DES PLAISIRS DE LA BIBLIOPHILIE

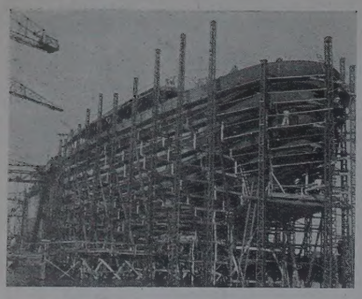
est de lire les CATALOGUES

d'ÉDOUARD LOEWY

Libraire-Expert

184, boulevard Haussmann (8e)

TOUT VRAI BIBLIOPHILE LES REÇOIT



LE PLUS GRAND PÉTROLIER DU MONDE

202 m. 65 de longueur, 43.000 tonnes de déplacement en pleine charge, ces chiffres, dont l'importance fait penser à un grand paquebot, marquent pourtant deux des caractéristiques principales d'un simple pétrolier : il est vrai qu'il s'agit du plus grand pétrolier jamais construit, le *Bérénice*, que Penhoët, le grand chantier de Saint-Nazaire, a lancé le 11 novembre. Le port en lourd et la vitesse de cette catégorie de navires n'ont pas cessé de croître depuis trente ans. Leur port en lourd moyen, qui était de 10.000 tonnes à cette époque, dépassait souvent 15.000 tonnes avant la dernière guerre. Une fois déjà la France avait construit le plus grand « tanker » de la flotte mondiale lorsqu'en 1935 l'*Emile-Miguet*, de 21.500 tonnes de port en lourd, avait été lancé à Dunkerque. Aujourd'hui une soixantaine de super-pétroliers de 25.000 à 30.000 tonnes de port en lourd sont sur cale ou en armement en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis surtout, mais le *Bérénice* et son similaire le *Bethsabée* sont encore plus gros, puisqu'ils pourront porter dans leurs vingt-sept compartiments-citernes 31.150 tonnes de pétrole brut, le précieux « or noir » indispensable au développement économique de toutes les nations modernes. Le *Bérénice* a été construit par éléments préfabriqués, certains pesant jusqu'à 50 tonnes, et avec un très large emploi de la soudure électrique. Deux moteurs diesel B. W. développant ensemble près de 14.000 CV lui assureront une vitesse en service de 15 nœuds, et l'état-major et l'équipage disposeront sur ces nouveaux bâtiments d'aménagements d'autant plus confortables qu'ils auront, comme il est de coutume pour les pétroliers, des rotations très rapides ne comportant que de brefs séjours (quarante-huit heures) dans les ports de chargement et de déchargement.

Le lancement du *Bérénice* marque une nouvelle et importante étape dans la reconstitution de la flotte pétrolière française, durement éprouvée par la guerre. De 466.000 tonnes en 1939, le port en lourd total des pétroliers long-courriers français était tombé à moins de 145.000 tonnes en 1945 ; au début de cette année il atteignait déjà 760.000 tonnes et, depuis cette époque, un bâtiment de 22.000 tonnes et deux de 16.500 tonnes sont venus renforcer notre flotte. Il est prévu qu'en 1952 la flotte pétrolière comprendra 63 pétroliers au long-cours représentant plus d'un million de tonnes de port en lourd ; elle pourra alors transporter au moins 50 % des produits bruts dont nous aurons besoin, davantage même quand la mise en service des pipe-lines du Moyen-Orient permettra d'abandonner la route du golfe Persique et d'aller charger directement dans le Levant.

A TRAVERS LES GALERIES

Suzanne Beaujeu-Dufour expose ses œuvres à la Galerie Ror Volmar. L'art de Suzanne Beaujeu-Dufour est tout de tradition et de sincérité envers la nature. Elle donne toute son affection aux fleurs, aux paysages légers et lumineux. Sa conscience la pousse vers l'étude très approfondie de la nature, et ses bouquets de fleurs sont tout imprégnés d'une délicate poésie féminine.

Une exposition artistique vient de s'ouvrir à la C. E. M., 37, rue du Rocher. Parmi les peintures, signalons de jolies aquarelles d'Adrien Marchis, des dessins à la plume très poussés et sensibles de Louis Duflou, des paysages colorés de Delhaye et des paysages d'une poésie un peu triste de Pasquet. Des photographies très artistiques de Marchis Malrieu, de Germanaz, de Marcelin, de Pateau et de Genissel, enfin une maquette pour le 4e acte de *Faust* de Defrance sont les principales œuvres à signaler dans cette intéressante manifestation.

MAURICE SÉRULLAZ.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Le 11 novembre, au cours d'une cérémonie qui s'est déroulée à Fismes, dans la Marne, M. Pierre Schneiter, ministre de la Santé publique, a remis la croix de chevalier de la Santé publique à Sœur Sainte Marie Cesarine et à Sœur Sainte Catherine de Bologne, toutes deux de la Congrégation de Sainte-Chrétienne-de-Metz, qui totalisent respectivement soixante-quatre ans et cinquante-cinq ans de services.

Une messe a été célébrée dans les catacombes de Paris en présence de Mgr Touzé, auxiliaire de S. Exc. Mgr Feltin, archevêque de Paris, qu'on voit ici prononçant son sermon devant l'autel.

L'Association des parents d'élèves de l'enseignement libre de l'académie d'Aix-Marseille, qui représente 30.000 familles d'élèves, a voté à l'issue de son assemblée générale une motion demandant pour l'enseignement libre l'égalité des droits avec l'enseignement de l'Etat.

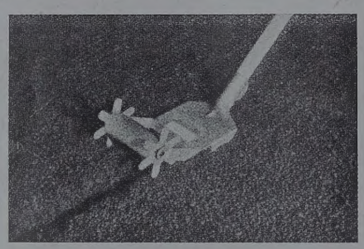
A l'occasion de la fête des Morts, S. Exc. Mgr Rastouil, évêque de Limoges, s'est rendu à Oradour-sur-Glane pour y présider les cérémonies commémoratives.

Comme chaque année la messe du Saint-Esprit a été dite en l'église des Carmes en présence d'une foule nombreuse de professeurs, d'élèves et d'amis de l'Institut catholique. Elle était présidée par S. Exc. Mgr Touzé, auxiliaire de S. Exc. Mgr Feltin, archevêque de Paris, en l'absence de celui-ci.

S. Exc. Mgr Blanchet, recteur de l'Institut catholique, reprenant les différents points de l'encyclique *Humani generis* que vient de publier le Saint-Père, en a tiré, avec son grand talent, de fortes leçons pour la conduite de la pensée catholique.

A l'occasion de la béatification d'Anna-Marie Javouhey, fondatrice de la congrégation, le sculpteur Meauze a réalisé une châsse d'ébène ornée de bronze doré et de laque vieux rouge destinée à prendre place dans la chapelle de la maison mère des Sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny. Quatre bas-reliefs rappelant les principales activités missionnaires de l'ordre entourent le motif principal représentant la Révérende Mère Javouhey libérant les noirs de l'esclavage.

NOUVELLES INVENTIONS



Aux jardiniers amateurs

Un petit outil de jardinage vient s'ajouter à la panoplie. Il se recommande par l'élégance de sa forme autant que par son utilité. Manœuvré dans un sens, il sème régulièrement les grains en ligne ; ramené dans l'autre sens, il referme le minuscule sillon.

Pour les automobilistes

Un compteur à essence, placé sur le tableau de bord et relié directement à la tubulure d'alimentation, indique à tout moment le taux de consommation d'essence. Grâce à lui il est possible — affirme-t-on — d'éviter tout gaspillage et de réaliser ainsi une économie de carburant de l'ordre de 6 %.

Pour les « hommes d'affaires », un « bureau dans la nature » permet au conducteur de travailler et d'écrire sans quitter sa place derrière le volant.

Magasin automatique

Une firme de Boston vient d'aménager à titre expérimental un magasin entièrement automatique. Une série de boutons et de fentes destinées à recevoir les pièces de monnaie permet aux clientes de choisir entre une vingtaine d'articles, qui vont de la « lingerie pour dame » aux « bougies sculptées ». Le personnel du nouveau magasin se réduit à un employé, chargé, le cas échéant, de fournir de la monnaie aux acheteurs.

Pour la maison

On annonce la mise en vente, en Amérique, d'une ampoule électrique de 4 watts, productrice d'ozone, qui fait disparaître toute fumée ou odeur dans un espace de 30 mètres cubes.

C. T.

LOUIS JOUVET COMMANDEUR

M. Vincent Auriol a tenu à remettre personnellement à Louis Jouvet les insignes de commandeur de la Légion d'honneur. Cette haute distinction a été conférée récemment au grand artiste pour l'ensemble de son activité artistique.

GEORGES ESTIENNE COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR

Georges Estienne, « l'homme du Sahara », vient de recevoir la cravate de commandeur de la Légion d'honneur, consécration d'une activité, d'une énergie et d'un esprit d'initiative qui ont magnifiquement servi le prestige de la France. On n'a pas oublié qu'il effectua en 1922 la première traversée du Sahara en automobile. Fils du général Estienne, à qui l'on doit les chars d'assaut, il s'illustra dès la guerre de 1914-1918, qu'il fit dans l'aviation, d'où il revint avec la Légion d'honneur, la Médaille militaire, la Croix de guerre et sept citations. Puis, après diverses reconnaissances aériennes et terrestres, ce fut la mémorable traversée où, en sept jours, il joignit Billancourt à Niamey à bord d'une 6 CV Renault ; dix jours plus tard il était à Fort-Lamy. Maintes et maintes fois il refit ce parcours et créa le premier service Alger-El Golea-Tamanrasset-Zinder, qui, en 1934, fut prolongé sur Fort-Lamy. Depuis, Georges Estienne a également créé la ligne aérienne Nice-Alger-Brazzaville, et il projette des réalisations d'une égale hardiesse.

UN JOURNALISTE ANGLAIS REÇOIT LA LÉGION D'HONNEUR

M. Bruce S. Ingram, qui occupe depuis cinquante ans le poste de rédacteur en chef de la grande revue britannique *Illustrated London News*, avait fêté en mai dernier son jubilé journalistique (voir *France-Illustration* du 3 juin 1950). Au cours de cette longue carrière M. Ingram n'a jamais cessé de manifester une très vive amitié pour notre pays. Le gouvernement français, désireux de lui marquer la gratitude de notre pays, l'a nommé officier de la Légion d'honneur.

ERRATUM

Certains de nos amis belges se sont émus que dans l'article : *Montpellier a reçu les confréries vineuses*, publié dans notre numéro du 21 octobre, notre collaborateur ait parlé de la confrérie des Tastevins « *bizarrement* » représentée par sa commanderie de Belgique ». C'était, bien entendu, *brillamment* qu'il fallait lire.

LES SPECTACLES

TH. des VARIÉTÉS
MAURICE CHEVALIER

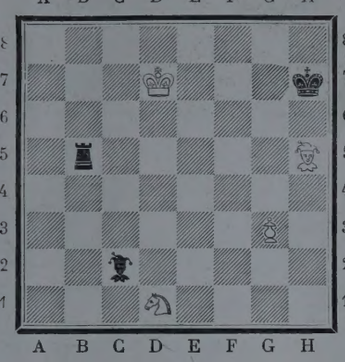
ATHÉNÉE - LOUIS JOUVET
Pierre RENOIR
Gabrielle DORZIAT et
Louis JOUVET dans
TARTUFFE

M. André Claveau s'étant trouvé éloigné de la scène par son état de santé, la Direction du Théâtre de l'Arbalète a confié la reprise de ses rôles à M. Dominique Tirmont, qui s'y est révélé remarquable comédien au même titre que le créateur.

ATELIER
HENRI IV
de PIRANDELLO

LES ÉCHECS (N° 78)

Solution de l'étude n° 79, par Gorgieff (Zadatschy Estudjy, 1930).



Les blancs jouent et font nulle.

Les noirs ont une double menace.

D'abord Tb5×h5 gagne. Ensuite Fç2×d1, F×d1, Tb5-d5+ et ×d1 gagne.

Comment parer les deux menaces ? Il est évident que tour et fou noirs gagneront contre une pièce mineure : fou ou cavalier, mais pas contre les deux, fou et cavalier.

Réfutons d'abord quelques solutions séduisantes mais fausses.

Si 1. Fh5-f3 ?, Tb5-b3 gagne ; 2. Ff3-d5, Tb3-d3.

Ou si 1. Fh5-é2 ?, Tb5-é5 gagne ; 2. Cd1-ç3, Té5-é3.

Ou si 1. Cd1-é3 ?, Fç2-a4 ! gagne ; 2. Fh5-d1, Fa4×d1.

Voici maintenant comment les blancs font partie nulle :

1. Fh5-g4 !, Fç2×d1 ; 2. Rd7-ç6 !, Fd1-a4 ! (si 2. ..., Tb5-b1 ? ; 3. Fg4-f5+ et 4. F×T nulle) ; 3. Fg4-d1 !

La situation est maintenant extrêmement originale. Si les noirs parviennent à tirer leur tour et leur fou d'affaire, ou à échanger les fous, le sort des blancs est réglé. Mais le roi blanc harcèlera sans répit la tour, menaçant sans cesse les noirs de leur prendre une pièce sans compensation.

Si 3. ..., Tb5-a5+ (pour répondre à 4. Fd1×a4 par Ta5×a4 gagne) ; 4. Rç6-b6, Ta5-a8 ; 5. Rb6-b7 !, Ta8-a5 ; 6. Rb7-b6 nulle.

Ou si 3. ..., Tb5-b4+ ; 4. Rç6-ç5, Tb4-é4 ; 5. Rç5-d5, Té4-b4 ; 6. Rd5-ç5 nulle.

Ou si 3. ..., Tb5 joue ailleurs, par exemple sur b1 ; 4. Fd1×a4 nulle.

Bronstein ayant gagné d'extrême justesse son match contre Boleslavsky, c'est Bronstein qui rencontrera l'actuel champion du monde, Botwinnik, au début de 1951, dans un match où le titre mondial sera en jeu.

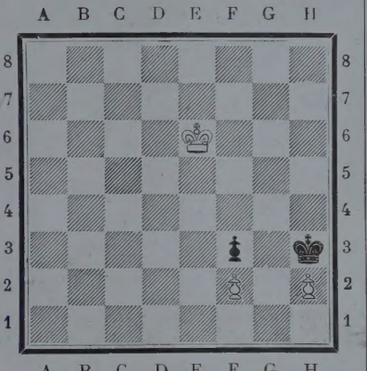
Il est regrettable que Reshevsky (Etats-Unis) n'ait pu courir sa chance dans le récent tournoi en Hongrie, où Bronstein et Boleslavsky arrivèrent à égalité.

Tournoi de Groningue.
Premier prix de beauté.

Blancs : Szabo. Noirs : Lundin.

1. é2-é4, ç7-ç5. — 2. Cg1-f3, Cb8-ç6. — 3. d2-d4, ç5×d4. — 4. Cf3×d4, Cg8-f6. — 5. Cb1-ç3, d7-d6. — 6. Fç1-g5, é7-é6. — 7 Dd1-d2, a7-a6 (pour pouvoir jouer Dd8-ç7 sans craindre Cb5). — 8. 000, Fç8-d7 (la colonne ç est l'atout maître des noirs dans cette défense ainsi que la case ç4). — 9. f2-f4, h7-h6. — 10. Fg5-h4, Ff8-é7. — 11. Ff1-é2, Dd8-ç7. — 12. Fh4-f2, Ta8-ç8. — 13. Cd4-b3, b7-b5. — 14. Fé2-f3, Cç6-a5. — 15. C×C, Dç7×a5. — 16. Rç1-b1, b5-b4. — 17. Cç3-é2, é6-é5 (empêchant é4-é5 avant de roquer). — 18. Cé2-ç1, 00. — 19. Cç1-d3, Tç8-ç4. — 20. a2-a3, Da5-ç7 ! — 21. Cd3×b4, a6-a5. — 22. b2-b3, a5×b4 ! — 23. b3×ç4, Tf8-b8. — 24. Dd2-d3, Fd7-é6. — 25. Ff3-é2, Dç7-b7. — 26. a3×b4, Cf6×é4. — 27. Ff2-é1, d6-d5 ! — 28. ç2-ç3, d5×ç4. — 29. Dd3-ç2, Fé6-f5. — 30 Rb1-ç1, Cé4-g3. — 31. Fé1×g3, Ff5×ç2. — 32. Rç1×ç2, é5×f4. — 33. Fé2-f3, Db7-ç8. — 34. Fg3-f2 (34. Fg3×f4 ?, Dç8-f5+ et ×f4). — 34... Dç8-f5+. — 35. Rç2-b2, Fé7×b4 !, le coup de grâce : — 36. ç3×b4, Tb8×b4+. — 37 Rb2-ç3, Tb4-b3+. — 38. Rç3-d2. Df5-é5 ! Les blancs abandonnent.

Etude n° 80 par Moravec (1925).



Les blancs jouent et font nulle.

André Chéron.

PHILATÉLIE

NOUVEAUX TIMBRES FRANÇAIS

Le ministère des P. T. T. annonce l'émission de six timbres spéciaux avant la fin de cette année.

Deux vignettes à surtaxe seront vendues au profit de la Croix-Rouge française : un 8+2 fr. représentant le buste de *Brongniart* par Houdon et un 15+2 fr. ayant pour motif l'*Amour* de Falconet.

Les autres valeurs prévues compléteront les séries « Vues » et « Personnages célèbres ». Un 8 fr. sera consacré au château de *Châteaudun* et un 12 fr. à celui de Fontainebleau. Un autre 12 fr. reproduira les traits de *Mme Récamier* (1777-1849), tandis qu'un timbre de 15 fr. sera émis à l'effigie de *Mme de Sévigné* (1626-1696).

NOUVEAUTÉS SUISSES

Comme chaque année, la série helvétique « Pro Juventute » paraît le 1er décembre.

La première valeur, 5+5 c. brun, gravé, continue la série des Suisses célèbres en honorant la mémoire du général von Bernegg. Les autres vignettes, imprimées en héliogravure, inaugurent un nouvel ensemble, celui des insectes.

J. Bellay.

BIJOUX BRILLANTS ARGENTERIE - PIERRES FINES vous seront payés au maximum des cours pratiqués et comptant. Cr Marivaux, 13, rue Marivaux, angle bd des Italiens.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Vente pal. de Just. Paris, 30 novembre 1950, à 14 h. **MAISON,** sise à **CHASSAGNE,** commune de **SAINT-QUENTIN** (Creuse), à us. hab. **M. à prix : 1.546.000 fr.** S'adr. **Robert BETHOUT,** av., 48, rue de Clichy ; **Touraille et Robert,** av. à Aubusson (Creuse) ; **Malinvaud, Giry, Danet, A. Inbona,** av. Paris.

Vente pal. de Justice. Paris, 18 nov. 1950, 14 h. **DIVERS PAVILLONS ET TERRAINS** communes de **GARCHES et VAUCRESSON** (S.-et-O.). **M. à p. tot. : 3.755.000 fr.** S'adress. : Robert **Bethout,** av., 48, r. Clichy, Dr. des Domaines, 104, rue de Richelieu.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

HAUTES-PYRÉNÉES
Climat incomparable — Propriétés — Villas — Immeubles collectifs — Affaires commerciales ou industrielles — Cabinet GORGET, 4, rue du Mal-Foch, TARBES. (20me année)

Telcolor Le papier en couleurs livrable de suite

LA NOUVEAUTÉ tant attendue que vous trouverez chez les très grands spécialistes du 24×36 m/m.

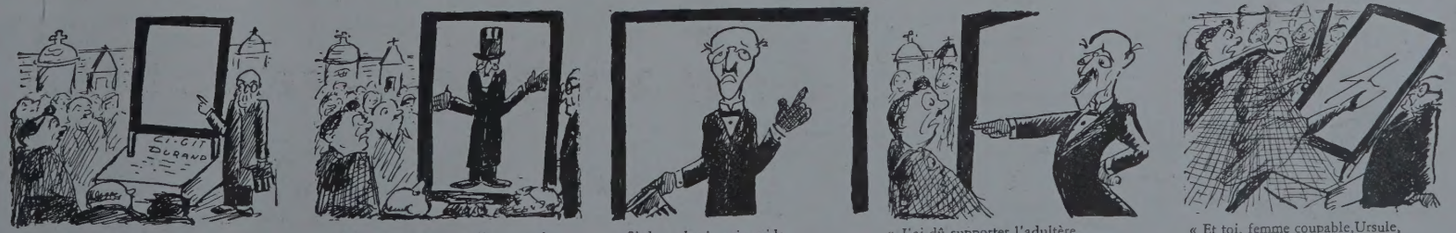
Film négatif couleurs **13°/10** DIN, **23°** Schneiner, permet de tirer des agrandissements sur papier couleurs **TELCOLOR.** Développement compris dans le prix ainsi que la bande positive sur papier couleurs.

Exclusivité **SARINE,** S. A. R. L., 16, boulevard Gambetta, NICE

Climatisation...
ÉTÉ = FRAÎCHEUR
HIVER = CHALEUR
AG. FRANÇOIS
+30° -5° +27° +5° +20° +18°
grâce au Plafond TRANSPARENT ISOLANT
VITREX
MAISON TRENTENAIRE
27, RUE DROUOT, PARIS. PRO 03-03
DEMANDEZ LA NOTICE N° 50

CHOIX UNIQUE DE:
FARCES ATTRAPES SURPRISES COTILLONS GUIRLANDES
et tous articles comiques
ENV. CATALOGUE CONTRE 30 F. EN TIMBRES
LE RECORD DU RIRE
15, Bd St-MARTIN, PARIS 3e, ARC. 44-97

UN MARI TIMIDE OU LE DISCOURS IMPRÉVU, par CAMI.



Comme on venait de mettre en terre
Durand, victime du trépas,
Auprès du caveau, son notaire
Dit au public : « Ne partez pas.
« Sur cet écran qu'au cimetière
« Sur sa tombe on vient de dresser,
« Le mort, par volonté dernière,
« Quelques mots va vous adresser.

« Mon client, avant qu'il succombe,
« Tourna ce film secrètement
« Pour pouvoir parler sur sa tombe
« Le jour de son enterrement ! »
Puis de Dupont paraît l'image,
De noir vêtu : « Je serai court,
Dit-il, car ce n'est pas l'usage
Qu'un défunt prononce un discours !

« Si de parler je suis avide,
« Je vais vous expliquer pourquoi :
« De mon vivant je fus timide,
« Et toujours je me tenais coi.
« Je manquais surtout de courage,
« Et lorsque l'on me fit savoir
« Qu'Edmond, l'ami de mon ménage,
« Me trompait, je n'en fis rien voir.

« J'ai dû supporter l'adultère,
« Mais à présent que je suis mort
« Je n'ai plus besoin de me taire,
« Et je veux le crier très fort :
« Edmond, tu n'es qu'un type infâme !
« J'ose te le dire, étant « feu »,
« Tu faisais du pied à ma femme
« Tout en mangeant mon « pot-au-feu » !

« Et toi, femme coupable, Ursule,
« Tu l'avais pris pour greluchon !
« Edmond, il faut que je le hurle,
« Tu t'es conduit comme un cochon ! »
Furieuse, la veuve s'élance
Et à grands coups crève l'écran,
Tandis qu'en sortant l'assistance
Disait : « Le défunt a du cran ! »

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 4e trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

Pour vos tissus de coton imprimés
Exigez la marque...
MARQUE DÉPOSÉE
Impressions de Lyon
IMPRESSIONS DE LYON
A BOUCHERAT LYON